

LES ÉTUDES DU CRIF

NUMÉRO 18



★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :**

ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS

Par Françoise Ouzan

Crif

Pierre-André Taguieff

*Néo-pacifisme, nouvelle judéophobie
et mythe du complot*
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel

*La capjpo : une association
pro-palestinienne très engagée ?*
N° 2 > Septembre 2003 • 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk

*Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de l'effacement
des traces de la Shoah*
N° 3 > Décembre 2003 • 44 pages

Joël Kotek

*La Belgique et ses juifs : de l'antijudaïsme
comme code culturel à l'antisionisme
comme religion civique*
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus

*Le Front national :
état des forces en perspective*
N° 5 > Novembre 2004 • 36 pages

Georges Bensoussan

Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004 • 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger

Monseigneur Jean-Pierre Ricard

Monseigneur Philippe Barbarin

L'église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004 • 24 pages

Ilan Greilsammer

*Les négociations de paix israélo-palestiniennes :
de Camp David au retrait de Gaza*
N° 8 > Mai 2005 • 44 pages

Didier Lapeyronnie

*La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion sociale*
N° 9 > Septembre 2005 • 44 pages

Gilles Bernheim

*Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah*
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann

*Les fondements religieux et symboliques
de l'antisémitisme*
N°11 > Juin 2006 • 32 pages

Iannis Roder

L'école, témoin de toutes les fractures
N°12 > Novembre 2006 • 44 pages

Laurent Duguet

*La haine raciste et antisémite tisse sa toile
en toute quiétude sur le Net*
N°13 > Novembre 2007 • 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonneteau & Dina Lablou

*Les détours du rapprochement Judéo-Arabe
et Judéo-Musulman à travers le Monde*
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï

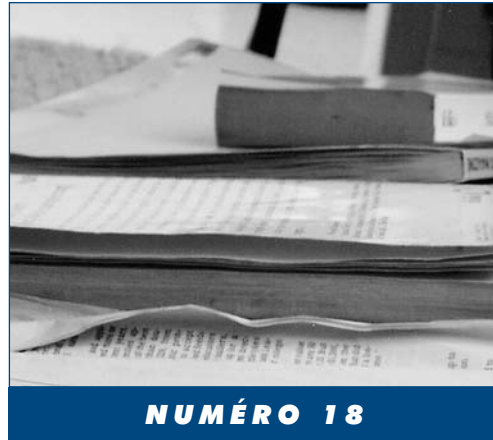
Les Avenirs du Peuple Juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman

*Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances*
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet

*Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguïtés et devoirs d'initiatives*
N°17 > Février 2010 • 28 pages



**MANIFESTATIONS ET MUTATIONS
DU SENTIMENT ANTI-JUIF
AUX ÉTATS-UNIS :
*ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS***

par

Françoise S. Ouzan

Chercheur au Centre de Recherche sur la Diaspora de l'université de Tel Aviv

Crif

© Copyright 2010 • CRIF

Les propos tenus dans *Les Etudes du Crif* n'engagent pas
la responsabilité du CRIF.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**



© Thomas Simoen

Françoise S. Ouzan

Chercheur au Centre de Recherche sur la Diaspora de l'université de Tel Aviv

Agrégée d'anglais, docteur en histoire de l'université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, Françoise S. Ouzan a été maître de conférences habilitée à diriger des recherches, avant d'être chercheuse au Goldstein-Goren Diaspora Research Center de l'université de Tel Aviv et chercheuse associée au Centre de recherche français de Jérusalem (CNRS-MAEE). Elle a effectué ses recherches dans de nombreux fonds américains : archives des Nations unies à New York, archives de l'armée américaine, archives des bibliothèques présidentielles de Harry S. Truman à Independence (Missouri) et de Dwight D. Eisenhower à Abilene (Kansas).

Sa thèse de doctorat porte sur l'immigration des personnes déplacées aux Etats-Unis sous la présidence de Truman. Elle a été publiée en 1995 (*Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas, 1945-1950, Complexe*). Auteur de nombreux articles sur les « personnes déplacées » juives et sur les Etats-Unis, Françoise Ouzan a publié une *Histoire des Américains juifs* (André Versaille éditeur, 2008) où elle montre à quel point les Juifs sont aujourd'hui américains avant d'être juifs, hormis une minorité de 10 pour cent d'orthodoxes. Elle met en lumière les points de rencontre entre identité juive américaine et identité nationale américaine (toutes deux fragmentées) et analyse comment la première se coule dans le moule de la seconde, pour sans cesse se réinventer dans ce laboratoire d'expériences multiculturelles que sont les Etats-Unis. Son ouvrage révèle aussi comment les Américains juifs ont contribué à façonner un pays d'immigration qui, à l'origine, n'a pas voulu d'eux.

Le rêve américain, ses désillusions et ses défis ont été également déclinés sous la forme d'un roman historique (*Demain nous partons, Bibliophane- Daniel Radford, 2007*). Explorant comment la mémoire de la Shoah peut être détournée par les antisémites aux Etats-Unis comme dans d'autres pays, Françoise Ouzan a co-dirigé un ouvrage intitulé *De la mémoire de la Shoah dans le monde juif* (CNRS éditions, 2008).



« Il est plus difficile de désagréger un préjugé qu'un atome »

Albert Einstein

« Les idées ne sont pas des peintures muettes sur un tableau :
une idée en tant qu'elle est idée, enveloppe une affirmation
ou une négation. »

*Baruch Spinoza*¹

« Il aurait été inconcevable, une génération ou deux auparavant,
qu'Harvard puisse avoir un président juif ».

*Lawrence H. Summers*²



¹ *Baruch Spinoza, Ethique II, 49, scolie.*

² *Lawrence H. Summers in Judea et Ruth Pearl (dir.), I am Jewish. Personal Reflections Inspired by the Last Words of Daniel Pearl, Woodstock, Jewish Lights Publishing, 2004, p. 13. La prise de fonction de Lawrence Summers en tant que président de cette prestigieuse université date du 1er juillet 2001. En 1999, il a été Secrétaire au Trésor dans l'administration Clinton, où il a servi de principal conseiller économique.*

PRÉFACE

En 1913, en Géorgie, aux USA, un jury condamna à la peine capitale un ingénieur juif, Leo Frank, pour avoir assassiné une toute jeune fille employée dans l'usine qu'il dirigeait. Après un procès d'appel, en 1915, le verdict fut commué par le gouverneur de l'Etat en prison à perpétuité. Mais un groupe d'hommes, dirigé par des notables de la ville, s'empara du prisonnier et le lyncha. Leo Frank était innocent. Le meurtrier était probablement un noir, le gardien de l'entreprise, et l'avocat de Leo Frank n'avait d'ailleurs pas hésité à utiliser contre ce dernier, jamais inculpé, des injures racistes caractérisées, preuve de la force extrême des stéréotypes à cette époque. C'est à cette occasion, en 1913, que fut fondée l'ADL, l'une des plus importantes organisations juives américaines de lutte contre le racisme et l'antisémitisme.

L'étude de Françoise Ouzan rappelle que les Juifs, dont le succès aux Etats-Unis est si spectaculaire, n'ont pas toujours été bienvenus dans ce pays. Peter Stuyvesant, le fameux gouverneur de New Amsterdam, plus tard New York, plein de mépris pour les Juifs, n'avait accueilli que sur les injonctions formelles de l'Union des Indes Occidentales ce groupe de colons de Recife, les premiers juifs de cette partie du Nouveau Monde. Grâce à l'étude de Françoise Ouzan, nous apprendrons les différentes manifestations d'antisémitisme au cours de la terrible décennie « 30 » quand le nazi Lindbergh était le héros de la population et quand le père Caughlin, grand anti-juif devant l'Eternel, enflammait les foules par ce nouveau moyen de communication qu'était la radio.

Le « Complot contre l'Amérique » (*the Plot against America*), merveilleuse et inquiétante uchronie de Philip Roth, imagine Roosevelt battu par Lindbergh aux élections de 1940 et les conséquences sur la politique américaine. Cela aurait pu avoir lieu...

La guerre, loin d'entraîner une compassion générale pour les survivants du génocide, a plutôt renforcé chez les antisémites leurs sentiments de mépris, alimentés par une vision géopolitique privilégiant une réconciliation avec les allemands contre les soviétiques et les relations avec les producteurs pétroliers du Moyen-Orient. La chance des Juifs fut alors que le Président s'appelât Truman et non Marshall, Acheson ou Forrester.

Ce grand pays, convaincu de sa destinée particulière, ne fut pas uniquement ce que déclare l'émouvante devise placée au bas de la statue de la Liberté un havre pour tous les pourchassés. Les Indiens exterminés et disparus de la mémoire, les Noirs si longtemps en esclavage, mais aussi les catholiques, les italiens, les irlandais, les chinois, les japonais, tous ceux qui n'étaient pas des wasps, ont été longtemps discriminés en droit ou en fait : c'est dans ce cadre plus large qu'il faut situer l'antisémitisme américain qui n'a pas entraîné, il ne

faut pas l'oublier, les conséquences terribles qu'il a provoquées ailleurs : malgré les quotas, les crises, le mépris, les difficultés économiques, l'Amérique fut pour la plupart « die goldene mèdeine », le pays de cocagne.

La grande solidarité des Juifs et des Noirs, celle de Martin Luther King et de Abraham Heschel, celle des opprimés, n'a plus guère cours aujourd'hui : sans même insister sur le raciste Farrakhan aujourd'hui retiré par la maladie du business de la haine, le sentiment anti-juif est plus marqué, toutes les statistiques le montrent, chez les Noirs et aussi chez les Ladinos, qui ne peuvent plus être appelés des minorités. C'est là que se joue en partie l'avenir des relations des Juifs et d'Israël avec la société américaine.

La situation aujourd'hui a évolué : comme ailleurs dans le monde, l'antisémitisme, ou plus exactement la haine envers Israël est devenu l'axe principal des représentations anti-juives. Françoise Ouzan en décrit en détail les manifestations, mal connues dans notre pays, notamment dans le milieu universitaire où l'argent des monarchies du golfe n'est pas absent...

On peut voir sur Youtube la fameuse conférence de l'Ambassadeur d'Israël Michael Oren à l'Université d'Irvine en février 2010. Un groupe de manifestants, manifestement musulmans pour la plupart, avaient organisé le sabotage de l'événement. L'un après l'autre, ils coupent en vociférant le discours de l'Ambassadeur, puis se laissent tranquillement conduire, chacun séparément, par des policiers hors de la salle. Le discours reprend, de nouveau coupé, et le protestataire suivant sort aussi encadré par les agents, dans le plus grand calme. Il y a là, la manifestation, étonnante en un tel moment, d'un respect pour les institutions qui laisse penser que, quoi qu'il en soit, les valeurs de liberté d'expression que proclame l'Amérique sont profondément ancrées dans la population. Mais il ne faudrait pas que cette liberté attente à d'autres libertés...

Richard Prasquier
Président du CRIF

INTRODUCTION

Comment aborder de façon adéquate la question du sentiment antijuif et de ses manifestations aux États-Unis³ ? Comment démêler cet entrelacs de mythes et de représentations souvent malveillantes ? En quoi l'expression du sentiment antijuif d'aujourd'hui ne ressemble plus à celle d'hier ? À quoi correspondent les accusations d'un lobby juif tout puissant tirant les ficelles de l'Amérique ? Ces interrogations ne sont pas nouvelles, mais leur apporter une réponse est une tâche que rend complexe l'existence de courants contradictoires dans la société américaine, qui apparaissent à la lumière d'une perspective historique.

D'aucuns balaient d'un revers de manche la question du « nouvel antisémitisme » dans les États-Unis d'aujourd'hui sous prétexte que l'administration Obama comprend un certain nombre de conseillers d'origine juive⁴. Mais s'il n'existe bien sûr aucun antisémitisme « officiel », cela n'exclut pas des manifestations plus ou moins larvées du sentiment antijuif, perceptibles dans certains milieux de la société américaine. Il s'agira de montrer en quoi ces attitudes peuvent être liées ou conduire à d'autres attitudes comme l'anti-israélisme, l'antisionisme ou le négationnisme et comment, par un phénomène de glissement, les unes peuvent engendrer les autres.

Dès les années 1940, le cinéma américain fournit une illustration de la complexité des facettes du sentiment antijuif et de ses manifestations. Le film *Gentleman's agreement* (*Le Mur invisible*, 1947) met en scène - sous les traits de l'acteur Gregory Peck - un journaliste torturé à l'idée de mener à bien une mission quasi impossible : aborder par un biais pertinent et original le thème de l'antisémitisme aux États-Unis.

³ Nous considérons que le terme « antisémitisme » est impropre (il concerne en effet l'hostilité contre le groupe des « sémites », beaucoup plus large que le groupe ethnique « juif ». Nous lui préférons celui de « judéophobie » ou de « sentiments antijuifs ». Cependant, parce que ce terme est largement utilisé dans le monde universitaire et par les médias, nous l'utiliserons çà et là. En ce qui concerne l'expression violente et physique du sentiment antijuif, c'est l'expression « antisémitisme actif » qui est le plus couramment employée. De très nombreuses définitions de l'antisémitisme ont été proposées par des universitaires de tous pays. Nous retiendrons qu'il s'agit d'un préjugé envers un groupe ou un individu en raison de son héritage juif, d'un sentiment hostile dont les racines sont anciennes et qui a été propagé notamment par les chrétiens européens. Ce préjugé a pénétré le Nouveau Monde par le biais des colons et a été régulièrement renforcé par les vagues successives d'immigrants européens. Cependant, il faut en préciser les limites : jamais, que ce soit dans les colonies ou au sein des États-Unis d'Amérique, le sentiment antijuif n'a été aussi virulent qu'en Europe, au sens où un système de lois restreignant la liberté des Juifs n'a jamais été instauré. Que l'on ne s'y trompe point : cela n'a pas empêché des flambées de violence sporadiques contre les Juifs ou un climat d'intolérance. Ce sont les mutations du « nouvel antisémitisme », auxquelles nous nous intéresserons plus loin.

⁴ Rappelons que ce fut aussi le cas de l'administration Roosevelt et que le nombre important de Juifs parmi ses conseillers a d'ailleurs engendré des réactions hostiles qui ont valu au New Deal (littéralement, la « nouvelle donne ») l'appellation péjorative de « Jew Deal » (la « donne des Juifs »).

Ce film, produit par Darryl Zanuck⁵, a été considéré avec réprobation parmi les cinéastes juifs, qui redoutaient la mise en scène d'un sujet tabou, susceptible de nuire à leur intégration dans la société américaine. À l'inverse, il apparaît légitime de chercher à repérer la période à partir de laquelle les cinéastes identifiés comme étant « d'origine juive » se sentirent moins vulnérables au point de ne pas craindre qu'un film sur le sentiment antijuif engendre un regain de réactions hostiles. En effet, l'absence de réticence de leur part renseigne sur leur degré d'acceptation en tant que minorité particulière.

Aujourd'hui, alors même que les Juifs se sentent parfaitement à l'aise dans la société américaine au point qu'il est à la mode de décliner un penchant pour le judaïsme (comme l'a fait la chanteuse Madonna), le film *La Passion du Christ* de Mel Gibson (2004) met à nouveau à jour la persistance de stéréotypes antisémites liés à l'antijudaïsme. De plus, en 2004, sous couvert universitaire, un livre très diffusé rappelle les mythes anciens liés au fameux « complot juif »⁶. Plus consternant encore, dès l'aube du XXI^e siècle, ce sont les campus américains qui deviennent le théâtre des plus virulentes manifestations à l'encontre des Juifs. Sur un mode plus souvent larvé que violent, antisionisme et sentiment antijuif se conjuguent sur les bancs des universités où sont formés les futurs dirigeants des États-Unis. Dans ce contexte, la notion d'un « exceptionnalisme américain » attesté par une perspective historique dans laquelle le sentiment antijuif n'a jamais acquis de statut officiel, est-elle toujours pertinente ? À une époque où être juif est à la mode - voire sexy⁷ comme l'affirment certains observateurs de la société américaine -, l'antisémitisme sur les campus universitaires relève davantage d'un fait que d'une découverte. Et c'est cet état de fait qui inquiète certains dirigeants juifs. Est-il légitime de considérer que les sentiments antijuifs ne menacent guère de gangrener la société américaine parce qu'ils sont aujourd'hui essentiellement limités aux campus ? Est-il suffisant d'estimer que les Américains juifs peuvent se sentir en sécurité parce que la crise financière de l'automne 2008 et le scandale Madoff qui a suivi n'ont pas déclenché la vague d'antisémitisme redoutée ?

⁵ Ce film a été adapté du best-seller de Laura Hobson, réalisé par Elia Kazan et produit par Darryl F. Zanuck, à la tête de la Twentieth Century Pictures. Bien que n'étant pas juif, Zanuck a immédiatement compris que les sujets controversés comme celui de l'antisémitisme représentaient un atout commercial. C'est pourquoi il ne s'est pas laissé influencer par les nombreux producteurs juifs qui tentaient de le dissuader de faire un tel film. Il est à noter que la plupart des films produits par ces immigrants ou enfants d'immigrants mettaient en image une assimilation idéalisée, souvent exprimée par le mariage d'un jeune Juif avec une personne d'une autre minorité : leur union consacrait ainsi le mythe du *melting pot*. Le film reçu en 1948 l'oscar du meilleur film et valut à Elia Kazan celui du meilleur réalisateur.

⁶ John J. Mearsheimer et Stephen M. Walt, *Le lobby pro-israélien et la politique étrangère américaine*, Paris, la Découverte, 2007 (édition originale en anglais parue sous le titre *The Israeli Lobby and U.S. Foreign Policy*, New York, Farrar, Strauss et Giroux, 2007).

⁷ Barry Kosmin, conférence donnée au 15^e Congrès mondial des études juives (*World Congress of Jewish Studies*), Université hébraïque de Jérusalem, Mont Scopus, août 2009. Au cours de cette conférence, le chercheur a exposé ses récentes recherches et celles d'Ariela Keysar, basées sur un sondage de 2008 portant sur la baisse de l'identification religieuse des Juifs aux États-Unis. Celle-ci se justifie en partie par l'augmentation des mariages mixtes depuis les années 1990 (« *American Religious Identification Survey* », 2008). Kosmin remarque que le lien des non-juifs, convertis ou non, avec la culture juive (par opposition à la religion) joue un rôle important dans la lutte contre les sentiments antijuifs.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Il s'agit de mettre en lumière les résultats surprenants du sondage d'octobre 2009 de l'Anti-Defamation League⁸ (ADL) du B'nai Brith qui conclut à une baisse inédite depuis 1998 des attitudes antisémites des Américains. Et ce malgré la poursuite de violents incidents à caractère antijuif et de manifestations anti-israéliennes et antijuives sur les campus universitaires qui font les grands titres des journaux. Cependant, dans quelle mesure les adeptes de la pensée progressiste et en particulier les Juifs eux-mêmes, entretiennent-ils le climat politique et culturel favorable à certaines formes d'hostilité à l'égard d'Israël et du sionisme⁹ ?

À la faveur d'un rappel des principales manifestations antijuives à travers l'histoire, nous analyserons leurs facettes et leurs lieux d'expression. Nous tenterons de repérer comment le sentiment antijuif se glisse dans le moule de structures constantes de la société américaine, telles que la peur du complot. Nous envisagerons aussi la place du sentiment antijuif dans le maintien des identités juives aujourd'hui.

⁸ Cette organisation non gouvernementale fondée par le B'nai Brith aux États-Unis a pour but de défendre les Juifs contre toute forme d'antisémitisme et de discrimination.

⁹ Alvin H. Rosenfeld « *Progressive Jewish Thought and the New Antisemitism* », brochure de l'American Jewish Committee, 2006.

★ LE SENTIMENT ANTIJUIF ET SES MANIFESTATIONS EN PERSPECTIVE HISTORIQUE

C onsançant un article à la recherche de définitions de l'antisémitisme à travers l'histoire, Dina Porat explique qu'il est difficile, pour plusieurs raisons, de se livrer correctement à cette tâche : à cause de sa dimension émotionnelle et à cause de ses origines compliquées, liées à des éléments religieux, politiques et idéologiques qui continuent à influencer au cours des siècles, en changeant de forme. En outre, le fait que le mot « sémite » désigne à la fois les Juifs et les Arabes a créé un problème dès le début, quand, en 1879, Wilhelm Marr a forgé le terme, le choisissant apparemment pour son apparence pseudo scientifique. L'historienne Dina Porat apporte la précision suivante : « Les pères du sionisme avaient espéré que la création d'un État normaliserait les relations entre Israël et les communautés juives à travers le monde, et entre le monde juif et le monde non-juif. Ce dernier traiterai alors l'État juif comme n'importe quel autre pays et en conséquence, l'antisémitisme déclinerait. Cependant, rien ne s'est passé comme cela et la recherche d'une définition n'a pas changé sur le fond¹⁰. » Elle ajoute qu'à cause des utilisations politiques de l'antisémitisme pendant des générations, le terme a été redéfini à plusieurs époques et de façon différente selon la période, le lieu et les circonstances. Elle fait valoir, dans une perspective historique, que ces multiples définitions reflètent l'esprit d'une société et le consensus créé dans la mesure où les encyclopédies et les dictionnaires sont le « reflet des efforts conjoints des équipes des instituts qui les produisent¹¹ ».

Que nous livrent les tournants marquants où s'illustre le sentiment antijuif ? Dans les années 1930, période de grande insécurité pour les Juifs, Darryl F. Zanuck, qui dirigeait la production de Twentieth Century Pictures, jugea que malgré le climat hostile aux Juifs en Europe et les réticences des Juifs d'Hollywood, un film sur la montée d'une famille de banquiers internationaux serait controversé et donc à même de connaître le succès. En tant que non-juif, il pouvait prendre cette liberté. Même si le portrait des Rothschild n'a pas été des plus flatteurs, le sentiment qui se dégage de *The House of Rothschild* (1934) est celui d'une sympathie pour cette famille et d'une empathie pour la condition du peuple juif. Malgré ce qui apparaît aujourd'hui comme des clichés, le film affronte la question de l'antisémitisme et se veut un rejet de la haine nazie pour les Juifs.

Pendant toute la durée de la guerre, un malaise autour des films à thème juif se fait sentir¹². Aux États-Unis, la réalité, il est vrai, réserve aux Juifs frustrations et craintes. Au cours des années 1939-1941, l'aviateur Charles Lindbergh, qui avait été un héros national en 1927, alors qu'il traversait l'Atlantique en solitaire pour la première fois de l'histoire, s'est aussi illustré par une attitude particulièrement pronazie et antijuive. Décoré par Hermann Göring sur les ordres du Führer, il est un grand admirateur d'Hitler.

¹⁰ Dina Porat, « *Defining Antisemitism* », in *Antisemitism Worldwide*, Stephen Roth Institute, 2003-2004, p. 5-17.

¹¹ *Ibid.*

¹² Eric A. Goldman, *The American Jewish Experience Through the Lens of Cinema*, édité par l'American Jewish Committee, 2008, p. 7.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

C'est au cours de ces années-là que Lindbergh apparaît comme le porte-parole le plus célèbre d'un groupement politique « isolationniste », *America First*, opposé à la libéralisation des lois sur l'immigration, en particulier à tout accueil des réfugiés et aux mesures risquant de contrecarrer les plans hitlériens. C'est à l'occasion d'un rassemblement politique à Des Moines, dans l'Iowa, que Lindbergh déçoit une partie de l'opinion en déversant son fiel antijuif. Il accuse les Juifs de « pousser [le] pays à la guerre » et se plaint de « tout ce qu'ils détiennent, de leur influence sur notre cinéma, notre presse, notre radio et notre gouvernement »¹³.

Certes, les critiques à son encontre fusent dans la population américaine et au sein du gouvernement : le ministre de l'Intérieur, Harold Ickes, dénonce le penchant de Lindbergh pour le nazisme, *Time Magazine* relève qu'il s'est élevé à un sommet jamais encore atteint dans la haine antijuive, et les résidents de sa ville natale, Little Falls, dans le Minnesota, retirent son nom de leur château d'eau... Pourtant, tous ne considèrent pas que son jugement est de courte portée ! Ainsi, après la Seconde Guerre mondiale, l'université de Dartmouth (Dartmouth College) lui confère-t-elle des diplômes à titre honorifique, tandis que le président Truman, pourtant si ému par le sort des Juifs rescapés de la Shoah - un problème international qui constituait pour lui « une tragédie mondiale¹⁴ » -, choisit Lindbergh pour effectuer une visite en Allemagne et rédiger un rapport sur l'état de l'aviation de ce pays. Quant au président Eisenhower, il le fait nommer *brigadier general* (l'équivalent d'un général une étoile). Les présidents Kennedy et Johnson le reçoivent à la Maison Blanche tandis que Nixon, devenu président, l'invite plusieurs fois à l'accompagner au cours de visites importantes¹⁵. Dès lors, comment s'étonner que Philip Roth imagine que Charles Lindbergh puisse être élu président¹⁶ ? Plus grave encore, comment ne pas lire la continuité entre les accusations de jadis portant sur l'influence des Juifs sur l'entrée en guerre de l'Amérique et les accusations actuelles ? En 2003, un certain nombre de figures publiques ont accusé des membres juifs de l'administration Bush d'entraîner le pays dans la guerre contre Saddam Hussein. Pat Buchanan a parlé d'une « cabale » qui parviendrait à « traîner le pays dans des guerres qui ne sont pas dans l'intérêt des États-Unis¹⁷ ». L'idée selon laquelle l'intérêt particulier primerait sur l'intérêt national a été repris par le rapport de deux universitaires, Stephen Walt et John Mearsheimer, transformé en volumineux ouvrage¹⁸. Nous y reviendrons.

¹³ Rafael Medoff, « President Lindbergh ? Roth's New Novel Raises Questions about Antisemitism in the 1940s and Today », article publié en septembre 2004 sur le site du David S. Wyman Institute for Holocaust Studies (www.wymaninstitute.org).

¹⁴ Message au Congrès des États-Unis, 7 juillet 1947 (Archives de la bibliothèque présidentielle Harry S. Truman, Independence (Missouri), Of 127) ; Françoise Ouzan, *Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas*, Bruxelles, Complexe, 1995 et 1999, p. 13.

¹⁵ Medoff, art. cit.

¹⁶ Philip Roth, *The Plot Against America*, Londres, Jonathan Cape, 2004, 392 pages (traduit en français sous le titre *Le Complot contre l'Amérique*, Paris, Gallimard, 2006). Pour un petit garçon qui grandit à Newark, dans le New Jersey, l'élection de Lindbergh marque une série de ruptures capables de détruire sa vie quotidienne au sein de sa famille. C'est à ce jour l'une des œuvres les plus audacieuses de Roth, révélatrice de ses inquiétudes actuelles.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Mearsheimer et Walt, *The Lobby pro-Israélien...*, op. cit.

Après la révélation des atrocités commises par l'Allemagne nazie, il n'est plus permis d'être ouvertement antijuif. Or, dès mars 1947, alors que les sondages montrent cette année-là une tolérance accrue vis-à-vis des Juifs, le représentant John Rankin, du Mississippi, adopte un ton antijuif, car il veut « nettoyer » l'industrie du cinéma¹⁹. Soulignons que, malgré les apparences, ni la chasse aux sorcières ni le maccarthysme ne ciblent les Juifs en particulier. Mais il est un fait que la présidence comme la HUAC (House Un-American Activities Committee) ont tenu compte de la proposition de Rankin²⁰. Une question se pose : ce que l'on appelle communément « les flambées antisémites » sont-elles de simples accès de fièvre qui frappent une société temporairement souffrante à un moment donné de l'histoire ? Ou répondent-elles à un modèle que l'on peut repérer dans son propre passé ?

À propos de l'après-guerre et de la chasse aux sorcières, l'historienne Marie-France Toinet pose la question de l'existence d'une « ambiguïté essentielle de la démocratie américaine qui prône la jouissance théorique des libertés, mais, dans la pratique, en limite l'exercice²¹ ». De la même façon, c'est en vertu d'une ambiguïté de la démocratie que l'on prône la tolérance, tandis que le sentiment antijuif peut s'exprimer au nom de la liberté d'expression²². C'est ce qui permet à certains de s'attirer une gloire internationale par la critique du peuple juif ou des agissements de l'État d'Israël, au sein d'une « configuration antijuive mondiale » en cours de formation²³. La pertinence de ce questionnement se trouve légitimée par les remarques du penseur Alexis de Tocqueville, connu pour son infaillible intuition et ses analyses sans pitié : « Je ne connais pas de pays où il règne moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique [...]. En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au-dedans de ces limites, l'écrivain est libre, mais malheur à lui s'il ose en sortir. Ce n'est pas qu'il ait à craindre un autodafé, mais il est en butte à des dégoûts de tous genres et à des persécutions de tous les jours. La carrière politique lui est fermée : il a offensé la seule puissance qui ait la faculté de l'ouvrir. On lui refuse tout, jusqu'à la gloire²⁴. »

¹⁹ Le représentant Rankin utilise l'expression de « cinquième colonne » en référence aux réfugiés juifs d'Europe de l'Est qui attendaient un visa d'émigration, pour la plupart dans les camps de personnes déplacées. Collectivement, les rescapés de la Shoah, qu'ils aient survécu aux camps de la mort ou qu'ils aient été cachés, lui apparaissent comme une colonne d'espions, de « rouges ».

²⁰ Marie-France Toinet, *La Chasse aux sorcières, le maccarthysme*, Bruxelles, Complexe, 1984, p. 22.

²¹ *Ibid.*, p. 9.

²² Les sentiments et attitudes antijuifs peuvent s'exprimer sous couvert d'un révisionnisme historique douteux et ainsi s'étiqueter « négation de la Shoah » ou, plus pudique encore, « révisionnisme ». Deborah LIPSTADT, *Denying the Holocaust. The Growing Assault on Truth and Memory*, New York, The Free Press, 1993.

²³ Pierre-André Taguieff, « La nouvelle judéophobie : antisionisme, antiracisme, anti-impérialisme », *Les Temps modernes*, n° 520, novembre 1989, p. 1-80. Le travail de description, d'interprétation et de construction conceptuelle entrepris par ce chercheur dans les années 1980 a été poursuivi et a fait l'objet d'un ouvrage paru en janvier 2002 et portant le même titre que son précédent article de synthèse (*La Nouvelle Judéophobie*, Paris, Mille et une nuits, 2002).

²⁴ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome I, p. 266-267 (cité par M.-F. Toinet, *La Chasse aux sorcières*, op. cit.).

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Un discours politiquement correct à l'égard d'Israël ou une éventuelle hégémonie de la pensée dite « progressiste » aux États-Unis sont-ils des éléments pouvant conduire à un enfermement similaire à celui dont parle Tocqueville ? En 2000, une montée de l'antisémitisme a été enregistrée par l'Anti-Defamation League of B'nai B'rith (l'ADL), liée à une certaine représentation et une certaine perception de la politique israélienne diffusée par les médias, tandis que l'on constatait une baisse en octobre 2009. Toutefois, on sait qu'il faut être prudent en matière de sondages. En 2004, on l'a dit, le film *La Passion du Christ* de Mel Gibson a montré le retour de préjugés antisémites. Est-ce suffisant pour y voir la preuve qu'un modèle d'intolérance ayant existé dans le passé de la société américaine peut toujours resurgir ?

Le discours des hommes politiques américains montre fréquemment que les États-Unis se considèrent comme une nation différente des autres. Cette idée repose sur le sentiment que

★ **L'EXPRESSION
DU SENTIMENT ANTIJUIF
AU PAYS DE LA TOLÉRANCE :
UNE AMBIGÜITÉ ESSENTIELLE DE
LA DÉMOCRATIE AMÉRICAINNE ?**

la création des États-Unis d'Amérique a constitué un tournant dans l'histoire, que cette démocratie est née sans passé féodal, qu'elle s'est fondée sur l'idéologie libérale des lumières, qu'elle s'est immédiatement identifiée à la Nouvelle Jérusalem et qu'en tant que nation modèle, elle aurait échappé aux vagues d'intolérance de la vieille

Europe. D'où l'idée d'une exception américaine. Plus encore, l'Amérique aurait un destin particulier doublé d'une mission à l'égard du reste du monde²⁵. Dans quelle mesure cette idée, profondément ancrée chez les Américains, est-elle battue en brèche par les faits ? Force est de constater que des événements qui tempèrent l'idée d'une nation qui fait exception se succèdent. Il suffit de citer la spoliation des terres indiennes, l'esclavage, le nativisme ou le sentiment antijuif et ses manifestations.

Dans la mesure où ce dernier phénomène retient notre attention, quelques remarques s'imposent : le phénomène étiqueté « antisémitisme » aux États-Unis n'a pas été un trait marquant du développement historique du pays. Aucune loi n'a jamais instauré de discrimination contre quelque religion que ce soit. Par conséquent, un certain nombre d'historiens ont considéré ce phénomène et ses manifestations plus ou moins violentes comme un « sous-produit » de problèmes autres, tels que le nativisme, c'est-à-dire l'animosité des Américains blancs, natifs du pays, à l'égard des étrangers. Ajoutons, comme l'a fait remarquer l'historien Oscar Handlin, qu'au sein de ce groupe, les Juifs constituaient la plus visible et la plus vulnérable des minorités victimes de discrimination²⁶. Cependant, dès qu'ils ont été perçus comme américains, les réactions antisémites n'ont pas été dirigées contre les Juifs en tant qu'étrangers, mais contre les Juifs en tant que tels.

²⁵ Pierre Melandri, *Histoire des États-Unis contemporains*, Bruxelles, André Versaille éditeur, 2008.

²⁶ Oscar Handlin, *Adventure in Freedom. 300 Years of Jewish Life in America*, New York, 1954.

★ **L'ANTIJUDAÏSME,
SOCLE DE "L'ANTISÉMITISME"**

Les stéréotypes culturels ont été récurrents dans l'histoire américaine : le plus prégnant est celui des Juifs « tueurs du Christ », comme le soutenait Peter Stuveysant. Ce gouverneur de la colonie de New Amsterdam (l'actuel New York) avait accueilli non sans de fortes réticences les vingt-trois réfugiés juifs de Recife que pourchassait l'Inquisition et qui avaient été recrutés par la Compagnie des Indes occidentales pour développer le commerce le long du fleuve Hudson - elle n'avait pu attirer suffisamment de colons. En 2003, le cinéaste Mel Gibson fait fortement écho au mythe des Juifs tueurs du Christ avec son film *La Passion du Christ*. L'antijudaïsme résonne toujours dans les milieux intégristes, protestants ou catholiques. Or le cinéaste Gibson appartient au catholicisme de la mouvance intégriste et son film en porte l'empreinte. Si les organisations juives de défense, tels que l'ADL ou le Simon Wiesenthal Center, ont manifesté leur inquiétude et émis de vives protestations, arguant que tout se passe comme si Vatican II n'avait pas fait évoluer les relations entre Juifs et chrétiens, les Juifs conservateurs, liés à la droite chrétienne ne se sont pas exprimées publiquement. Certes, le 2 mai 2003, un rapport sur le script est publié par des « censeurs » : deux Juifs et quatre catholiques concluent qu'un antisémitisme violent sous-tend le film. Gibson menace d'en référer à la justice sous prétexte que le script serait arrivé aux mains des censeurs par des moyens illégaux. Le débat devient âpre dans les milieux religieux et politiques. L'assemblée des évêques américains, elle, préfère la neutralité. Le pape en personne aurait lancé, après une projection privée : « C'était comme c'était »... Sorti le 26 janvier 2004, le film, qui a bénéficié de toute cette controverse, remporte un succès colossal, aux États-Unis comme à l'étranger. Non seulement ce succès inquiète les organisations juives, mais celles-ci constatent aussi que la démonstration de foi que contiennent les images des derniers jours de la vie de Jésus rassemble les tendances de la droite chrétienne divisée. En effet, l'antijudaïsme est de tradition dans les mouvements d'extrême droite. Il est souvent appelé « antisémitisme traditionnel ». Mais pour la communauté juive organisée, le point sensible reste que c'est que la meilleure alliée dans la défense de l'État d'Israël et de ses politiques est la droite protestante, qui soutient les colonies, qui apporte un soutien financier aux Juifs américains qui décident de faire leur *aliya* (leur « montée » en terre d'Israël) et qui collabore avec le lobby pro-Israélien AIPAC (American Israel Public Affairs Committee). C'est elle qui entend combattre le terrorisme islamiste et encourager le « rétablissement » du Grand Israël, conforme à celui où vivait le Christ, puisque selon elle, il devrait y revenir lorsque tous les Juifs y seront rassemblés²⁷. Au lieu de s'aliéner un allié à cause d'un film, nombreux sont ceux qui préféreraient poursuivre un travail d'information toujours renouvelé sur les fondements du judaïsme et les sources de l'antisémitisme. Et ce d'autant que les sondages attestent de l'effet du film de Gibson : selon un sondage d'avril 2004, 24 % des personnes de moins de trente ans pensent que les Juifs sont responsables de la mort du Christ, contre 19 % en 1997.

²⁷ Moktar Ben Barka, « Place et rôle de la droite chrétienne », in *Vingtième Siècle, Revue d'Histoire*, n° 97, janvier-mars 2008, p. 48.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Rappelons pour l'anecdote qu'en 1994, le gouverneur de l'État du New Jersey avait invité l'un des chefs de file du mouvement Nation of Islam à une projection du film de Spielberg *La Liste de Shindler* (1993) pour tenter de le sensibiliser aux méfaits de la haine raciale. À l'issue de la projection, celui-ci avait déclaré que « l'Holocauste des Juifs [n'était] rien en comparaison de celui des Noirs²⁸... » Nous entrons là dans le domaine de la concurrence des victimes et dans celui des perceptions, car il faut distinguer les actes antijuifs dont les formes sont variées et les sentiments antijuifs plus diffus.

Les « incidents antisémites » sont décomptés chaque année par l'ADL, qui constate que les manifestations antijuives surviennent en moindre nombre, mais qu'elles sont plus violentes. En revanche, la persistance d'un sentiment d'insécurité en dépit de la baisse de l'antisémitisme aux États-Unis enregistrée par ADL en 2009 est plus complexe à étayer. L'histoire laisse-t-elle des empreintes enfouies dans le sol américain de sorte que les graines de la judéophobie sont prêtes à germer de nouveau à la faveur d'une pluie violente ? Un nouveau flash-back permettra de répondre à cette question ou, pour le moins, de lui donner un autre éclairage. Le préjugé antisémite a pénétré le Nouveau Monde par le biais des colons et a été régulièrement renforcé par les vagues successives d'immigrants européens. Cependant, il faut en préciser les limites : jamais le sentiment antijuif, que ce soit dans les colonies ou au sein des États-Unis d'Amérique, n'a été aussi virulent qu'en Europe, au sens où un système de lois restreignant la liberté des Juifs n'a jamais été instauré. Que l'on ne s'y trompe pas : cela n'a pas empêché des flambées de violence sporadiques contre les Juifs ou un climat d'intolérance.

Certes, on l'a souvent rappelé, les États-Unis ont une tradition de « refuge pour les opprimés » et il s'avère que les immigrants se sont souvent regroupés, n'ayant que peu d'interactions avec les non-juifs, sauf pour les relations d'affaires. Il en a été ainsi dans la période coloniale où les marchands juifs d'origine sépharade, réfugiés d'Europe, ont bénéficié d'un réseau de relations avec l'Ancien Monde. En effet, ils ont dû affronter l'hostilité des chrétiens (protestants, en l'occurrence), tenants de la foi « authentique » et méprisants à l'égard des Juifs et des catholiques. À cet égard, il n'était pas rare de trouver jusqu'au XIXe siècle des livres pour enfants affirmant que les Juifs ne vivent pas dans un pays à eux car ils ont « désobéi à Dieu », tandis que le protestantisme était synonyme de vertu américaine²⁹.

²⁸ « Muhammad at Trenton State, A Man who Really Believes the Stuff », *The Jewish Standard*, 4 mars 1994.

²⁹ À l'inverse, en 1948, avec la création de l'État d'Israël, les Juifs aux États-Unis se sentirent plus américains parce qu'ils étaient des Juifs qui avaient une terre d'origine (pour le moins virtuelle) différente de celle qu'ils avaient dû fuir en raison des persécutions en Europe. D'autre part, avec l'émergence de cet État, les préjugés concernant les Juifs tendaient à laisser la place à des images plus positives du Juif pionnier. Voir F. Ouzan, *Antisemitism in the US at the End of the War and in its Aftermath*, art. cit., en particulier p. 65-69 (en ligne).

★ SENTIMENT ANTIJUIF ET INTÉGRATION

À partir des années 1840, les Juifs d'Europe centrale, en majorité allemands, arrivèrent massivement aux États-Unis où ils s'établirent comme colporteurs. En 1880, ils étaient au nombre de 250 000, essentiellement établis dans le commerce ou la banque. Pour ne pas s'exposer à l'hostilité des non-juifs, ils américanisèrent leurs pratiques religieuses, déjà imprégnées par le mouvement de la Réforme en Allemagne où les Juifs commençaient à s'assimiler. Les pratiques américanisées des Juifs « réformés » (*Reform Jews*)

incluaient la construction de synagogues semblables aux temples protestants dans l'espoir de faciliter leur acceptation par la société américaine. Cependant, ce désir de se fondre dans la masse pour ne pas être montré du doigt allait être contré par la vague d'immigration d'Europe de l'Est qui fit déferler plus de deux millions de Juifs orthodoxes entre les années 1880 et les années 1920. Les craintes de Juifs d'Europe centrale se révélèrent fondées : les immigrés d'Europe de l'Est, vêtus de redingotes et de chapeaux noirs, portant la barbe, attachés aux rites religieux orthodoxes allaient faire resurgir l'hostilité antijuive et faire apparaître la discrimination sociale. Jusque-là, il n'était pas rare que les grands hôtels et les clubs privés ou *country clubs* refusent des Juifs. Pendant la guerre de Sécession, des Juifs furent accusés de spéculation et un autre stéréotype se mit à leur coller à la peau : celui de vouloir échapper au service militaire. Aujourd'hui, des historiens ont tenté de répertorier les Juifs engagés dans l'armée au cours des différentes guerres américaines et prouvé que s'engager représenta pour eux autant un acte de patriotisme que la volonté de s'intégrer totalement au pays qui les avait accueillis, eux-mêmes ou leurs ancêtres.

Au cours du XIXe siècle et au début du XXe, l'hostilité à leur égard, en particulier de la part des catholiques, ne fit que croître. Les officiers de police, souvent d'origine irlandaise, avaient le bâton leste lorsqu'il s'agissait de punir des Juifs. Le comportement des protestants des classes moyennes ou de la haute société était plus subtil : les Juifs étaient simplement indésirables dans leurs clubs privés, leurs voisinages *lily white* (« blanc comme neige »...) et leurs entreprises. C'est l'hostilité et la violence à l'égard des Juifs, aux États-Unis comme à l'étranger (pogroms de Russie en 1903), qui conduisit à la création de l'American Jewish Committee (AJC) en 1906 et de l'Anti-Defamation League of B'nai B'rith (ADL) en 1913, un mois après la pendaison de Leo Frank. Cette affaire tristement célèbre mobilisa les Juifs de Georgie et, plus tard, ceux qui vivaient aux États-Unis. Frank, qui dirigeait la fabrique de crayons de son oncle à Atlanta, avait été injustement accusé du meurtre d'une de ses employées de treize ans pour l'unique raison qu'il était juif³⁰. En mai 1915, alors que la cour suprême de Georgie avait refusé trois demandes d'appel pour un nouveau jugement et que la Cour suprême américaine avait décliné deux fois la requête, le gouverneur de Georgie, George M. Slaton, commua la condamnation à mort de Leo Frank en prison à vie après nouvel examen du dossier.

³⁰ Pour une analyse de la présence juive aux États-Unis du XVIIe siècle à nos jours, voir Françoise S. Ouzan, *Histoire des Américains Juifs, de la marge à l'influence*, Bruxelles, André Versaille éditeur, 2008. Sur Leo Frank, voir en particulier p. 47-48.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Persuadé de l'innocence de Frank, il pensa qu'un autre membre de l'exécutif lui accorderait plus tard le pardon mérité. Or, la décision du gouverneur de Georgie embrasa le Sud et provoqua l'incident antisémite le plus violent que le pays ait jamais connu. Vilipendé de toutes parts, le gouverneur dut être escorté par la police dans ses moindres mouvements et mit fin à son mandat quelques jours plus tard. Cet été-là, de nombreuses manifestations antisémites eurent lieu, au point que de nombreux Juifs, craignant pour leur vie, s'enfuirent définitivement vers d'autres États. Environ trois mois après la commutation de la peine de Leo Frank, le 16 août 1915, des hommes pénétrèrent dans la prison, le kidnappèrent et en pleine nuit, le traînèrent dans une clairière où il fut pendu à un chêne. Ce fut à Marietta, la ville d'origine de la jeune fille assassinée, que s'exprima l'antisémitisme le plus cruel.

Poursuivons notre course à travers le temps et notre analyse des événements les plus saillants : de la fin de la Première Guerre mondiale jusqu'à la fin de la Seconde, l'antisémitisme n'a cessé de croître. Le point culminant des préjugés antijuifs se situe généralement en 1946, tandis que les sondages montrent alors que 60 % des personnes interrogées déclarent avoir entendu des commentaires antisémites au cours des six derniers mois. Cependant, aux États-Unis, des tendances contradictoires et un mouvement d'oscillation entre rejet et acceptation ont souvent coexisté, comme le montrent certaines lois qui ne sont pas destinées à exclure explicitement les Juifs.

Ainsi, les lois des quotas de 1921 et 1924 n'ont pas eu toutefois pour seul objectif de restreindre l'immigration des Juifs, mais aussi celle de tous les indésirables : les pauvres, les malades mentaux, les méditerranéens. Le Congrès témoignait d'une préférence pour les immigrants d'Europe de l'Ouest. Les années 1920 connurent de violentes explosions antisémites, entretenues par *The Dearborn Independent*, le journal d'Henry Ford, puissant industriel de l'automobile, qui publia des extraits des célèbres *Protocoles des Sages de Sion* (un document apocryphe). Le journal avait adopté pour ce faire l'entête « The International Jew », évoquant l'idée d'un Juif qui serait partout, n'ayant pas de pays propre. Les articles publiés avaient pour but d'entretenir le mythe du Juif aux commandes de la finance mondiale. De 1920 à 1922, la campagne antisémite de Ford fit rage et imprégna les esprits. À ce climat d'intolérance, ajoutons l'existence de *numerus clausus* dans les universités.

De façon subtile, des « quotas silencieux » existaient dans les universités les plus prestigieuses. Ils firent leur apparition à Harvard au début des années 1920 pour persister jusqu'à la fin des années 1940, lorsqu'une législation adoptée dans les États de New York, de Rhode Island et du Massachusetts interdit la présence dans les dossiers d'admission d'une question portant sur la religion. Ne pouvant limiter le nombre des Juifs sur la base de leurs résultats scolaires, les critères conçus par les élites américaines des écoles privées du Nord-Est inclurent la « personnalité » du candidat et sa provenance géographique, ce qui permettait d'exclure les Juifs, concentrés dans la région de New York et de la Nouvelle-Angleterre, en leur préférant des candidats originaires d'autres États. Par ce procédé, le nombre de Juifs se trouvait réduit à environ 3 % du corps étudiant.

Ces discriminations s'étendirent aussi à l'emploi. Dans les années 1930, environ 90% des employeurs de la ville de New York n'employaient pas de Juifs dans des fonctions telles

qu'employés de bureau, électriciens ou directeurs de petites entreprises. Le film *Gentleman's Agreement* témoigne de cet état de fait, qu'il dénonce par le biais de Phil Green, un journaliste américain chargé d'un reportage sur l'antisémitisme. Green décide de se faire passer pour juif et découvre la ségrégation larvée dont ceux-ci font l'expérience quotidienne : vexations, discriminations professionnelles, insultes... Il fait le constat d'un *gentleman's agreement* qui rend la vie sociale difficile, en particulier l'achat d'une propriété.

Il est vrai que la grande crise économique traversée par les États-Unis dans les années 1930 a laissé une profonde empreinte. C'est à ce moment que survint une nouvelle vague d'antisémitisme verbal, tandis que les fundamentalistes chrétiens et les prêtres catholiques s'unissaient dans un mouvement de rejet des Juifs. Ces derniers étaient redevenus les boucs émissaires dans les discours de William Dudley Pelley (fils d'un ministre du culte protestant) et dans ceux du père Charles Coughlin, dont la virulence des discours radiophoniques avertissaient des risques d'une « conspiration juive » contre l'Amérique chrétienne. Pour lui, les Juifs pouvaient « crucifier le monde entier »... Commencée en 1938, sa campagne antisémite, qui dura quatre ans, reprenait des stéréotypes qui allaient être utilisés et déclinés de façon variée et continue : les Juifs sont les tueurs du Christ, ils contrôlent l'économie mondiale, ils sont à la tête des organes communistes en Russie et veulent étendre leur pouvoir à travers le monde - recyclage des *Protocoles des Sages de Sion*, qui n'allaient cesser d'être remis à neuf par le cours de l'histoire. Certaines publications religieuses eurent soin de dépeindre l'attitude d'Hitler à l'égard des Juifs comme une punition envers ceux qui n'avaient pas accepté la divinité du Christ³¹. Dans ce contexte, comment s'étonner que les sentiments antijuifs aux États-Unis se soient intensifiés pendant la Seconde Guerre mondiale ? Lorsque les États-Unis, en décembre 1941, après l'attaque de Pearl Harbour, décidèrent d'entrer en guerre, les Américains s'inquiétèrent pour leurs soldats, pour leurs proches engagés dans l'armée. Pendant la guerre, l'antisémitisme n'était plus latent ou larvé : son expression était ouverte, directe. C'est alors que resurgirent les vieux mythes du Juif sans patriotisme, minant les efforts de guerre par ses spéculations, évitant la conscription par diverses manigances.

Selon certains sondages, les attitudes antijuives aux États-Unis atteignirent leur point culminant au lendemain de la guerre. La première Miss America juive (et la seule à ce jour) fut élue en 1945. Bess Myerson, qui refusa de changer son nom à consonance juive, s'entendit dire, alors qu'elle visitait un hôpital où se trouvaient des soldats blessés de retour du front, que la responsabilité de la guerre que les États-Unis avaient menée était imputable aux Juifs³²... Aux États-Unis, on le sait, certains justifèrent l'entrée en guerre des États-Unis par la présence de Juifs influents dans l'administration Roosevelt.

³¹ Leonard Dinnerstein, *Antisemitism in America*, New York, Oxford, Toronto, 1994, p. 78-127.

³² Susan Dworkin, *Miss America, 1945 : Bess Myerson and the year that changed our Lives*, New Market Press, 1987.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Nombre d'historiens montrèrent que Roosevelt ne voulait pas être accusé de mener la guerre pour les Juifs et que cette crainte l'avait conforté dans son attitude plus que réticente lorsqu'il s'était agi d'intervenir en Europe, et notamment de bombarder les lignes de chemin de fer menant à Auschwitz³³.

Après la libération des camps de concentration et d'extermination par les GI's, on vit se manifester plus de tolérance chez le personnel militaire qui avait été témoin des dérives du sentiment antijuif et raciste sur le sol européen³⁴.

★ **LE JUIF AUX YEUX DES MILITAIRES AMÉRICAINS**

Il faut tempérer une vision trop rose de l'immédiat après-guerre au sein de l'armée américaine. Dans ses rangs, les mentalités ne purent changer radicalement avec la découverte des camps, en particulier chez les nouvelles recrues qui n'avaient pas participé à la Libération. Rappelons que pendant la Première Guerre mondiale, la rumeur indiquait que les soldats juifs avaient été les premiers à être envoyés sur le front. Si cela est difficile à prouver, il est en revanche possible de consulter les archives de l'American Jewish Historical Society, à New York, qui contiennent une longue liste de soldats juifs morts pendant la Seconde Guerre mondiale. On considère généralement que les stéréotypes antisémites dans l'armée américaine correspondent à ceux que véhicule l'ensemble de la société. Mais un fait mérite d'être relevé : ceux qui furent considérés comme l'élite (les élèves de l'académie militaire de West Point) avaient grandi dans de petites villes et étaient issus de la classe moyenne. C'étaient surtout des WASPS, des « White Anglo-Saxon Protestants ». Ainsi, le général Eisenhower venait-il d'Abilene, dans le Kansas, une petite ville de l'Amérique profonde.

Avant 1914 déjà, les cadets de West Point avaient été influencés par le darwinisme social qui y était enseigné. Les Juifs, apprenaient-ils, avaient contribué au monothéisme, mais contrairement aux Aryens, « ils n'[avaient] pas fondé de nouvelles nations, ils n'[avaient] jamais atteint un haut développement intellectuel, ni même des progrès dans la liberté politique, dans la science, dans l'art et la littérature, qui constitu[ai]ent la gloire des nations aryennes³⁵ ». On comprend mieux, à cette lumière, les propos du général Patton à l'égard des Juifs, qu'il considérait comme « inférieurs aux animaux ».

³³ Sur la question de savoir si la diaspora américaine fut à la hauteur de ses responsabilités, l'ouvrage de référence est celui de David S. Wyman, *L'Abandon des Juifs. Les Américains et la Solution finale*, Paris, Flammarion, 1987 (édition originale en anglais : *The Abandonment of the Jews : America and the Holocaust, 1941-1945*, New York, Pantheon Books, 1984).

³⁴ Françoise S. Ouzan *Antisemitism in the US at the End of the War and in its Aftermath : Attitudes Toward Displaced Persons, Antisemitism Worldwide, 2003-2004* (article consultable en ligne, sur le site de l'Université de Tel Aviv (Stephen Roth Institute) à l'adresse suivante : www.tau.ac.il/Anti-Semitism/lasw2003-4/louzan.htm).

³⁵ Joseph W. Bendersky, *The « Jewish Threat »: Anti-semitic Politics of the US Army*, New York, Basic Books, 2000.

Au moment où il commandait la Troisième Armée, les réfugiés juifs fuyant la Pologne et les pogroms de 1946 ne furent pas acceptés dans les camps de personnes déplacées d'Allemagne³⁶, contrairement aux Polonais non-juifs³⁷. Sous ses ordres, les soldats renvoyèrent à coups de bâton les personnes déplacées juives qui refusaient de retourner en Pologne où se poursuivaient les pogroms meurtriers. Pour le brillant stratège qu'était Patton, « la version juive du DP (personne déplacée) [était] dans la majorité des cas une espèce de sous-homme³⁸ ». Certes, dans son mépris envers les Juifs, il faisait des exceptions : le secrétaire au Trésor Henri Morgenthau était à ces yeux l'un de ces « WASP juif » qui, disait-il, n'étaient pas dépourvus des « raffinements de la culture ».

Dans l'immédiat après-guerre, le général Lucius Clay appliqua des règles rigides envers les survivants de la Shoah qui avaient perdu famille et biens et qui attendaient un visa d'immigration dans les camps de personnes déplacées : « Les DP doivent obéir aux lois allemandes et c'est seulement grâce à l'aide efficace des forces de police allemandes que la petite armée d'occupation peut contrôler l'Allemagne. » Ainsi, d'importantes patrouilles allemandes pénétrèrent dans ces camps de réfugiés avec leurs chiens pour y rechercher des marchandises obtenues au marché noir - et destinées par les DP à compléter des rations caloriques insuffisantes. Plusieurs incidents dramatiques s'ensuivirent, allant jusqu'au meurtre d'un rescapé des camps par la police allemande, à Stuttgart, le 29 mars 1946. Il fallut attendre le 4 avril 1946 pour que le général Mc Narney, qui succéda au général Eisenhower, suspende le droit pour la police allemande d'entrer brutalement dans les centres de réfugiés qui, désormais, ne relevaient plus de sa juridiction. Il faut souligner que c'est sous la pression d'un rapport officiel³⁹ sur le traitement des personnes déplacées « non rapatriables », juives en particulier, que les choses évoluèrent⁴⁰. Ce document soulignait que l'armée américaine chargée de la gestion des personnes déplacées « traitait les Juifs comme les nazis les traitaient »... sauf qu'ils ne les exterminaient pas. Si l'exagération des termes d'Earl Harrison peut lui être reprochée, les faits dont l'auteur apporte méticuleusement la preuve forcèrent l'état-major à assouplir certaines règles de prise en charge des réfugiés juifs et à les traiter avec plus de ménagement. En 1946, un document circulant parmi les soldats portait le titre : « Les DP sont des humains »⁴¹... Le rapport Harrison devint ainsi un moyen de pression dans quatre domaines essentiels : il incita l'état-major à traiter les Juifs avec plus de ménagement ; il permit de sensibiliser le public américain à la tragédie des personnes déplacées (le sort des réfugiés passionna les journalistes) ; il encouragea les membres du Congrès à libéraliser la politique d'émigration américaine ; et il exigea que la Grande-Bretagne tienne la promesse faite par la déclaration Balfour d'ouvrir la Palestine aux Juifs.

³⁶ *Il s'agissait des camps de réfugiés mis en place par les Alliés.*

³⁷ *Voir le documentaire de Francis Gillery, Vivre après la Shoah, 2009, Ugoprod, 90 mn, film à l'initiative de Claude Berda, produit par Antoine Casubolo Ferro.*

³⁸ *Françoise Ouzan, Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas, op. cit., p. 29-30.*

³⁹ *Le rapport Harrison, publié en septembre 1945.*

⁴⁰ *Archives du président Truman, dossier Of 127, HSTL, version du rapport annotée par le général Eisenhower et remis au président américain.*

⁴¹ *Ibid., p. 19-34. En 1946, le document qui circulait pour éduquer les GI's s'intitulait Army Talk. Earl Harrison était doyen de l'université de droit de Pennsylvanie et membre de la Commission intergouvernementale pour les réfugiés.*

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

En 1947, au moment des débats autour du partage de la Palestine, le « foyer national juif » était perçu comme une solution au problème des personnes déplacées juives originaires d'Europe de l'Est et ne pouvant être rapatriées vers les pays où l'antisémitisme actif se poursuivait. Aucun pays ne voulait les accueillir : même après la guerre, elles demeuraient indésirables⁴².

Au sein du Département d'État, certains antisémites notoires cherchaient à bloquer la création de l'État juif dont les bases avaient été préparées par le *Yishouv*, la communauté juive de Palestine. L'opposition était également forte au Pentagone⁴³. James Forrestal, le premier secrétaire à la Défense, était un banquier connu pour la virulence de ses sentiments antijuifs. Il avait fait des affaires avec l'Allemagne nazie, notamment avec IG-Farben. Fort de ses liens avec les compagnies pétrolières, il mena une cabale qui mit tout en œuvre pour bloquer la création d'un État juif. Ses alliés comptaient les sous-secrétaires d'État Dean Acheson et Robert Lovett, ainsi que Loy Henderson, à la tête des affaires du Moyen-Orient. Saudi Aramco, le plus puissant groupe pétrolier d'Arabie saoudite, soutint la position antisioniste de Forrestal, menaçant de rompre ses opérations en raison de « perturbations en Palestine ». Forrestal, Acheson, Lovett et les compagnies pétrolières s'adjoignirent un allié puissant : le général George Marshall, devenu secrétaire d'État. Ce dernier craignait que le plan qui portait son nom, destiné à contrecarrer la menace communiste sur la France et l'Italie, ne fût perturbé par une guerre entre Juifs et Arabes. Or les considérations stratégiques de Marshall cadraient avec celles des compagnies pétrolières et des antisémites du Département d'État et du Pentagone. Cependant, le secrétaire d'État à la Défense ne parvint pas à faire partager son point de vue au président : pour Marshall, les Arabes et leur pétrole pesaient plus qu'une poignée de Juifs ! Truman rétorqua qu'il réglerait la situation « à la lumière de la justice et non à celle du pétrole⁴⁴ », exprimant ainsi la dimension humanitaire et religieuse de son engagement de fervent chrétien.

L'historien David McCullough montre en détail combien l'opposition à la création d'un État juif, orchestrée au Département d'État et au Pentagone, doit aux sentiments antijuifs. Leur enracinement se constate aussi, au fil des ans, à la réticence à accorder aux minorités (en l'occurrence aux Juifs) une reconnaissance méritée au sein de l'armée.

Le cas particulier du soldat Tidor Rubin, engagé volontaire dans la guerre de Corée, montre que l'antisémitisme d'après-guerre avait des racines profondes dans les rangs de l'armée américaine, même si les Juifs ne font plus aujourd'hui l'objet de discrimination et peuvent y faire carrière. Rubin était un Juif hongrois, survivant du camp de Mauthausen - il y avait été interné à l'âge de 13 ans. Après la guerre, il parvint à émigrer à New York et décida de s'engager dans l'armée qui l'avait libéré, en signe de reconnaissance et pour obtenir plus vite la citoyenneté américaine. Il avait dix-sept ans lorsqu'il prit part à la guerre de Corée et surprit ses camarades par ses nombreux actes de bravoure.

⁴²F. Ouzan, *Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas*, op. cit. première partie, p. 1-85.

⁴³F. Ouzan, « Une nouvelle puissance face à un dilemme : Truman et la création de l'État d'Israël (1945-1948) », in Pierre Melandri et Serge Ricard (dir.), *La montée en puissance des États-Unis*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 115-130. Ce texte est consultable en ligne à l'adresse suivante : www.andreversailleediteur.com/?livreid=711.

⁴⁴David McCullough, *Truman*, New York, Simon & Schuster, 1992, p. 596.

Une quarantaine de soldats témoignèrent qu'ils lui devaient la vie. Or, deux des officiers qui avaient mentionné au commandant la conduite exemplaire de Rubin furent tués sur le champ de bataille. Le commandant, pour sa part, ne cessa de témoigner à Rubin son mépris pour les Juifs et ne demanda pas de distinction pour le jeune soldat. Souffrant de diverses incapacités dues à la guerre de Corée et malgré plusieurs demandes des Jewish War Veterans (l'organisation des anciens combattants américains juifs), il lui fallut attendre la présidence de George W. Bush pour que son cas soit réexaminé. Ce n'est que le 23 septembre 2005 que son héroïsme fut reconnu par la médaille d'honneur, remise lors d'une cérémonie à la Maison Blanche. Il aura fallu cinquante ans aux militaires américains pour surmonter leurs préjugés. Naturellement, les Juifs ne furent pas les seuls à en souffrir : les Noirs et les Asiatiques connurent des cas similaires. Il n'est pas exagéré de dire que la société américaine, au fil des années, oscilla entre acceptation et rejet de ses minorités.

Le tissage d'une rapide perspective historique permet ainsi de démêler l'entrelacs des représentations et des réalités - sans toutefois éclairer toutes les zones d'ombre. La présence de sentiments antijuifs et son intensification à la fin des années 1930 a conduit, on l'a vu, les organisations de défense à réagir. Preuve de leur efficacité, une loi fut adoptée dès 1945 dans l'État de New York pour rendre illégale la discrimination dans l'emploi. Force est de constater les progrès d'une intégration à ce point remarquable qu'elle symbolise encore aujourd'hui le rêve américain. L'année 2004 a couronné un âge d'or des Juifs aux États-Unis avec la célébration des 350 ans de leur présence sur le sol américain. Visant à l'excellence, les Juifs sont passés d'une position marginale à une situation d'influence, en se lançant pour les plus chanceux dans des domaines où les fiefs ne s'étaient pas encore constitués, évitant ainsi de se voir rejetés. En ce sens, la discrimination a pu jouer le rôle de tremplin. Rappelons qu'outre le cinéma (où ils se sont affirmés), la médecine (où ils ont créé des hôpitaux juifs car les autres leur étaient fermés), la finance a été un domaine particulièrement mis en exergue par la société. L'exclusion des Juifs de la finance justifie en effet l'émergence de banques d'affaire dès le XIXe siècle, telles que Goldman-Sachs, Lazare et Rothschild.

Réalisant souvent ce que les parents n'avaient pas pu faire, les enfants d'immigrants juifs s'investirent dans les études au point de se voir traiter de « rats de bibliothèque ». Ils empruntèrent la voie royale du succès : celle de l'université - quand elle ne leur était pas refusée par un *numerus clausus* et des mesures discriminatoires, ce qui fut le cas dans certaines jusqu'à l'immédiat après-guerre⁴⁵.

À la fin du XXe siècle, les Juifs étaient considérés comme le groupe ethnique le plus éduqué, celui qui avait le mieux réussi socialement. En 2000, le candidat démocrate à la présidence avait pour colistier un Juif qui se proclamait orthodoxe et ne cachait pas son respect du shabbat. Et la judéité affichée de Joseph Lieberman n'occasionna aucun débat public. Révolues les attitudes frileuses de l'année 1945, lorsque Bess Myerson, fraîchement élue Miss America, se voyait enjoindre de changer son nom... Dans le cas de Lieberman au contraire, la religion juive était devenue un gage de respect et surtout d'américanité.

⁴⁵ Françoise Ouzan, *Histoire des Américains juifs*, op. cit., p. 50-52.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Si les démocrates avaient remporté l'élection présidentielle en 2004, comme ils le firent en 2008, les États-Unis auraient eu un vice-président juif, une grande première dans l'histoire des États-Unis.

L'histoire a montré qu'en Amérique, les Noirs ont toujours considéré l'intégration de cette minorité particulière que sont les Juifs comme un modèle. En effet, ces derniers forment aujourd'hui une minorité à la fois ethnique, culturelle et confessionnelle, et non une minorité opprimée au sens où l'ont été les Noirs américains. Rappelons que la visibilité de nombreux Juifs dans l'administration démocrate Clinton n'a pas posé de problème - ce qui aurait été inconcevable une ou deux générations auparavant. Les historiens du judaïsme américain s'accordent à penser que le dernier tiers du XXe siècle et le début du XXIe (jusqu'en 2005) ont été l'âge d'or du judaïsme américain. L'antisémitisme a en effet décliné au cours de cette période, même si des incidents récurrents, voire quotidiens, rappelaient que le sentiment antijuif pouvait resurgir à la faveur d'une conjoncture économique et sociale particulière. Dans certaines catégories de la population, souvent les moins éduquées, les croyances relevant de l'antijudaïsme furent difficiles à éradiquer. Aujourd'hui, aux États-Unis, des manifestations du sentiment antijuif se glissent-elles encore insidieusement dans la culture populaire, en particulier la télévision ?

★ **REPRÉSENTATIONS NÉGATIVES
À LA TÉLÉVISION ET DANS
LES MANUELS SCOLAIRES...**

DES IMAGES AMBIGUËS DE L'IDENTITÉ JUIVE À LA TÉLÉVISION

Le domaine des représentations n'est pas anodin. Un personnage présenté comme juif et de façon négative à la télévision américaine peut nuire à l'image des Juifs et s'apparenter aux stéréotypes antisémites véhiculés dans toute la société. On

sait combien les médias, et en particulier la télévision, ont d'impact sur les mentalités - aux États-Unis et ailleurs. Le petit écran américain, qui se décline en centaines de chaînes, tend à dépeindre tout ce qui a trait au judaïsme en termes laïques et culturels plutôt que religieux. En tant que moyen de communication de masse, il lui faut s'adresser à tous et les images représentées doivent être immédiatement compréhensibles ou reconnaissables. Ce qui pose problème, c'est le côté ridicule qu'on reconnaît dans tout thème ou personnage lié au judaïsme quand il apparaît dans une adaptation faite pour la télévision. Un exemple suffira : celui d'un épisode de la série *Seinfeld*, qui met en scène un rabbin et un *mohel* (celui qui pratique la circoncision) de façon peu flatteuse⁴⁶. Citons la réaction d'un critique, indigné par l'ambiguïté de cette représentation : « Le *mohel*, en un mot, était repoussant. Il entra en trombe dans l'appartement, reprochant aux nouveaux parents de ne pas être capables de contrôler les cris de leur nourrisson. Il se mit à se plaindre d'avoir été appelé pour accomplir une "bris" dans un voisinage peu recommandable. Ses mains tremblaient, il était anxieux et nerveux⁴⁷... »

⁴⁶ Il s'agit de l'épisode intitulé « *The Bris* », diffusé le 14 octobre 1993. Un *mohel* est une personne qui accomplit la *Brith Milah* (ou *bris* selon la prononciation *ashkénaze*), c'est-à-dire l'acte de circoncision qui symbolise l'alliance de tout garçon juif avec Dieu depuis Abraham. Pour celui qui n'en comprend pas la signification, il est souvent délicat de la représenter, en raison de son caractère apparemment violent.

⁴⁷ « *Pulling the Plug on TV's Often Nasty View of Jews* », *Jewish Exponent*, 22 octobre 1993, p. 32.

Les images télévisées souvent malveillantes envers les Juifs orthodoxes peuvent ne plus surprendre, car elles sont censées faire rire - à l'instar de celles des Juifs en habit et chapeaux noirs qui peuplent les films de Woody Allen. Mais elles confirment de façon indirecte et sournoise les stéréotypes liés aux Juifs et véhiculés par des représentations qui semblent anodines parce que prétendument comiques. Par ailleurs, si ces images s'ajoutent à des représentations peu objectives présentées dans des manuels scolaires, leurs effets délétères sur la perception des Juifs peuvent être d'autant plus importants.

Ce qui pose problème, c'est le refus de la plupart des cinéastes ou scénaristes de voir un danger potentiel à ces représentations qui pourraient devenir malveillantes, compte tenu du passé d'antijudaïsme larvé de la société américaine et surtout de ses marges. Encore une fois, ce passé n'exclue pas une adéquation entre l'identité juive américaine et l'identité nationale américaine, qui justifie à la fois le confort que ressentent la plupart des Juifs aux États-Unis et la relation spéciale qui unit les États-Unis et Israël, sur laquelle s'appuient les Américains juifs⁴⁸. Ainsi Carol Leifer, scénariste de *Seinfeld*, n'accepta-t-elle pas qu'on lui reproche d'avoir mis en scène, en guise de *mohel*, un bouffon à l'allure sournoise et dont les agissements accentuaient l'aspect extérieurement « barbare » de ce geste désormais pratiqué en chirurgie... Un *mohel* aux mains qui tremblent, voilà ce qui est amusant, répondit-elle ! Deux ans plus tard, un autre épisode introduisit un nouveau personnage qui déclencha une polémique parmi certains membres de la communauté juive. L'organisation ADL reçut une centaine de coups de téléphone scandalisés : le rabbin Kirschbaum avait eu une conduite et des attitudes qui ne convenaient en aucun cas à un rabbin respectable. Il se révélait être en effet le confident d'Elaine, l'amie de Jerry, mais oubliant sa promesse et trahissant la confiance d'Elaine, il rapportait les confidences de celle-ci à des voisins... Pour certains défenseurs du contenu de l'épisode et de la série en général, il s'agissait seulement de rire de la religion, mais pour ses détracteurs, ce point de vue ne pouvait aller que dans le sens d'anciens stéréotypes selon lesquels les Juifs étaient « peu fiables »⁴⁹. La transmission de tels stéréotypes se rencontre aussi de façon plus larvée dans certains manuels scolaires américains qui présentent les diverses religions. Elle atteint son public dès un âge relativement jeune, et est parfois relayée par la lecture de bandes dessinées dont les représentations ne sont pas anodines.

Parmi les stéréotypes antijuifs dans la culture populaire américaine, rappelons l'omniprésence de l'image du vampire, tant sur les bandes dessinées que dans le discours de diverses organisations qui, comme Nation of Islam, prêchent la haine du Juif. D'aucuns ont proposé une lecture du roman de Bram Stoker, le créateur de Dracula, qui révèle des représentations stéréotypées du Juif : un physique particulier, une aversion pour la croix et les attributs traditionnels du christianisme, son avarice et des liens textuels entre le sang et l'or. De plus, Stoker aurait eu des liens avec l'auteur d'un tract sur les Juifs et l'accusation de crime rituel à propos des Juifs de Damas⁵⁰.

⁴⁸ Ouzan, *Histoire des Américains juifs*, op. cit., chapitre « Excellence et influence », p. 99-169.

⁴⁹ Joyce Antler, « Not "too Jewish" for Prime Time », in Neal Gabler, Frank Rich, Joyce Anter (dir.), *Television's Changing Image of American Jews*, New York, American Jewish Committee, 2000, p. 71-72.

⁵⁰ Judith Halberstam, « Technologies of Monstrosity: Bram Stoker's "Dracula" », *Victorian Studies*, vol. 36, n° 3: *Victorian Sexualities*, printemps 1993, Indiana University Press, p. 333-352.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Dans les années 1930, William Dudley Pelley diffusait sa « Prophétie » au moyen de chaînes de lettres : « Parce ce que ce sont des vampires et que les vampires ne peuvent pas vivre avec d'autres vampires, ils ne peuvent vivre entre eux. Ils doivent vivre parmi les chrétiens et d'autres qui n'appartiennent pas à leur race. [...] Les Juifs sont un danger pour cette terre, et si on les laisse entrer, ils mettront en danger nos institutions. Ils devraient être exclus par la Constitution⁵¹. » Que ce soient les bandes dessinées, les séries télévisées ou les manuels scolaires, c'est le public jeune qui est ciblé en priorité.

DES IMAGES NÉGATIVES DE L'HISTOIRE JUIVE ET DU JUDAÏSME DANS LES MANUELS SCOLAIRES

Ce phénomène peut inquiéter les plus alarmistes : il suppose en effet une imprégnation idéologique des jeunes, dès le primaire, qui se renforce au cours du secondaire et du supérieur. Si les préjugés antijuifs, et en particulier anti-israéliens, ont souvent été dénoncés sur les campus, ils l'ont moins été dans le primaire ou au collège. Il y a une quinzaine d'années, une étude a révélé que dix-huit des ouvrages les plus utilisés dans les écoles secondaires américaines contenaient des erreurs susceptibles de véhiculer des préjugés négatifs sur le judaïsme et le christianisme, et favorables à l'islam - qui était alors présenté, avec une sympathie évidente, de façon totalement aseptisée. Dans son ouvrage intitulé *Rewriting History in Textbooks*, l'auteur a relevé des « erreurs factuelles, des simplifications, omissions ou distorsions de la réalité, constamment au détriment des Juifs et d'Israël⁵² ». D'où une conclusion sur les préjugés des auteurs ou contributeurs de manuels. Citons Mitchell Bard : « En ce qui concerne l'enseignement tendancieux anti-israélien, les écoles secondaires devancent de loin les universités. Ce problème s'est développé depuis les attaques terroristes du 11 Septembre. Celles-ci ont déclenché un désir de mieux comprendre le monde musulman. Les personnes qui fournissent ces informations bénéficient en grande majorité du soutien financier de l'Arabie saoudite. Elles présentent une vision souvent sélective de l'islam, pour parler à mots couverts. Gary Tobin et Dennis Ybarra rendent compte des difficultés rencontrées : « Nous avons essayé, au cours des deux dernières années, de produire des textes sur l'histoire d'Israël et avons été surpris de la difficulté qui s'est présentée à nous pour les faire accepter dans le secondaire⁵³ ». Leur ouvrage⁵⁴, qui montre les dangers que ces préjugés peuvent entraîner pour les Juifs aux États-Unis et pour la façon dont ils sont perçus, porte sur vingt-huit manuels du secondaire, publiés par les principales maisons d'édition scolaire. Ces livres couvrent quatre domaines : l'histoire juive ; la théologie et la religion ; la relation entre judaïsme et chrétienté et celle entre judaïsme et islam ; et

⁵¹ ADL, « The Franklin "Prophecy". Modern Anti-Semitic Myth Making », 1954, article consultable en ligne sur le site de l'ADL (www.adl.org).

⁵² Manfred Gerstenfeld, « Introducing Israel Studies in U.S. Universities », an interview with Mitchell Bard », *Changing Jewish Communities*, n° 39, 15 décembre 2008.

⁵³ Ibid. Manfred Gerstenfeld cite Mitchell Bard dans son compte-rendu de l'ouvrage de Gary Tobin et Dennis Ybarra, *The Trouble with Textbooks : Distorting History and Religion* (Lexington Books, Rowman and Littlefield Publishers, 2008), in *Jewish Political Studies Review*, juillet 2009. Nous reprenons ici un certain nombre de ses remarques.

⁵⁴ Tobin et Ybarra, *The Trouble with Textbooks*, op. cit. Gary Tobin (1949-2009) était le président de l'Institute for Jewish and Community Research ; Dennis Ybarra y est assistant de recherche.

l'histoire, la géographie et la politique du Proche-Orient. Égrenant une longue liste d'erreurs et d'informations tendancieuses, les auteurs concluent que les ouvrages examinés sont souvent critiques envers les Juifs et Israël tandis que l'islam, par exemple, est présenté comme une religion « révélée » à Mohammed - ce mot n'est utilisé ni pour le christianisme ni pour le judaïsme. L'un des manuels indique que « Moïse a prétendu avoir reçu de Dieu les dix commandements », et que « les chrétiens "croient" que Jésus était le messie⁵⁵ ». Le scepticisme, ainsi distillé auprès des enfants dès leur jeune âge, comporte des conséquences d'autant plus importantes qu'il s'agit d'un pays comme les États-Unis où, rappelons-le, la religiosité, quelle que soit la dénomination, occupe une importance cruciale dans l'identité. Les auteurs de cet ouvrage reconnaissent d'ailleurs qu'il est difficile de faire passer un savoir sur la religion sans transgresser les règles requises de neutralité qui doivent prévaloir dans tout enseignement⁵⁶. Cependant, dans le tableau comparatif qu'ils dressent sur le traitement des trois religions, le déséquilibre est évident, notamment si l'on compare le « judaïsme [qui] est une *histoire* d'exil », et le « Coran [qui] est une collection des révélations que Dieu a faites à Mohammed⁵⁷ », et que l'on présente l'islam comme une religion ayant « toujours toléré les Juifs⁵⁸ ». Les pays arabes ont, à plusieurs époques, et notamment au moment de la création de l'État hébreu, humilié et expulsé les Juifs, qui y ont laissé leurs biens. Les auteurs de cette recherche sur les manuels scolaires citent le nom des organisations islamiques qui ont pris part à la formation des rédacteurs de manuels concernant l'islam et concluent à la nécessité de rester vigilant pour les éditeurs comme pour les parents, afin que politique et propagande n'affectent pas le contenu des manuels scolaires⁵⁹. Ils remarquent aussi l'influence des groupes d'intérêt arabo-américains, auxquels appartiennent les auteurs participant à la rédaction des manuels. Ce phénomène est d'autant plus grave qu'ils sont relativement peu nombreux. On sait par ailleurs que les éditeurs sollicitent généralement les mêmes auteurs, par facilité ou parce que ces derniers acquièrent une petite notoriété après les premières publications.

Au côté de l'antisémitisme traditionnel, qui se caractérise aujourd'hui aux États-Unis par sa marginalité, on a assisté, vers la fin des années 1980, à la naissance d'une « nouvelle judéophobie ». Celle-ci recyclait d'anciens mythes.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 84.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 80.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 85.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 87.

⁵⁹ *Tobin et Ybarra montrent que certains manuels analysés minimisent le terrorisme palestinien, voire le justifient, tandis que l'un des ouvrages tente habilement de délégitimer l'État d'Israël en tant qu'État juif. La plupart des ouvrages présentent les Palestiniens essentiellement comme des victimes (op. cit., p. 92). La compagnie pétrolière Saudi Aramco fait, parmi d'autres, l'objet d'une analyse dans la mesure où elle distribue gratuitement aux enseignants un magazine bimensuel coloré et attractif intitulé Saudi Aramco World, comprenant des articles sur l'histoire, la culture, la société et la religion arabes, incluant les Palestiniens (op. cit., p. 32). Voir ci-dessus le rôle de Saudi Aramco en 1947.*

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Le plus connu, *Les Protocoles des Sages de Sion*, analysé par le chercheur Pierre-André Taguieff, politologue et historien des idées, s'est trouvé revisité au point d'incarner la mise en œuvre d'un complot planétaire au centre duquel se trouverait le « pouvoir juif »⁶⁰. Cette notion apparaît de façon récurrente aujourd'hui, comme en témoignent de nombreuses publications dont les titres fourmillent sur internet. Les médias donnent ainsi, au gré de l'actualité, une visibilité accrue à des groupes marginaux qui comptent attirer l'attention sur eux.

★ **LES GROUPUSCULES
D'EXTRÊME DROITE ET
NÉO-NAZIS**

Parmi les groupuscules de la droite la plus extrême, dont le plus connu est Christian Identity (« *Identité chrétienne* ») se trouvent des millénaristes convaincus du retour prochain de Jésus-Christ. Pour eux, les Juifs sont méprisables puisqu'à leurs yeux, ils sont issus de l'union d'Ève et du serpent... À la fois raciste, antigouvernementale et antisémite, Christian Identity compte des adeptes qui fomentent des complots racistes, et surtout qui nouent des liens avec le Ku Klux Klan ou les Aryan Nations (les « Nations aryennes ») du pasteur Richard Butler (décédé en 2004). Comme l'indique leur site internet, ils célèbrent la suprématie blanche tout comme le nationalisme. Les sentiments antisémites nourrissent les positions de cette fraternité silencieuse dont les liens avec le KKK et les néo-nazis ne dissimulent guère le but poursuivi : instaurer un foyer aryan dans le Nord-Ouest des États-Unis. Pour ses partisans, il s'agit aussi de « détruire le gouvernement fédéral qui abrite les sionistes ». À leurs yeux en effet, les États-Unis sont un « *Zionist Occupied Government* », un gouvernement occupé par les sionistes... Dans la longue liste des groupuscules d'extrême droite, qui se caractérisent par leurs divisions et par leurs actions à caractère terroriste, citons à nouveau le Ku Klux Klan et les néo-nazis, organisations phares. Tous ces groupes marginaux ont en commun un imaginaire antijuif largement répandu sur le plan international, reflet du mythe répulsif qui s'est construit au cours du dernier demi-siècle sur la base de la figure haïe du Juif-Israélien-sioniste, pour reprendre des notions utilisées par Taguieff. Chez certains, cette répulsion globale est plus exacerbée et plus violente que chez d'autres.

Aryan Brotherhood a émergé dans les années 1960 à la prison Saint-Quentin de Californie. On sait combien les prisons sont des lieux où prospèrent antisémitisme et raciste : il suffit de consulter le site internet de l'ADL. Depuis, Aryan Brotherhood s'est étendu à travers les États-Unis et a été impliqué dans plusieurs meurtres, à l'intérieur comme à l'extérieur des prisons. Aujourd'hui, selon l'*American Jewish Year Book* et l'ADL, la droite raciste américaine serait affaiblie - ce dont témoigne leurs rapports annuels.

⁶⁰ Pierre-André Taguieff, *La Nouvelle Judéophobie*, Paris, Mille et une nuits, 2002. L'auteur analyse entre autres comment, par amalgame, Juifs, Israéliens et sionistes sont devenus les représentants d'une puissance maléfique. Les attaques terroristes du 11 septembre ont ainsi rapidement été imputées à une « organisation sioniste mondiale » mettant en œuvre un « complot planétaire », comme l'ont indiqué certains sites islamistes.

Cependant, parmi tous les mouvements de droite américains ayant la haine pour mot d'ordre, le Klan est celui qui détient le plus d'organisations locales et régionales à travers le pays. Les agissements du Ku Klux Klan sont dirigés contre les catholiques, les communistes et les Juifs. Le KKK se distingue par la violence extrême dont il fait preuve pour arriver à ses fins, qui sont la ségrégation raciale et la suprématie blanche. La fin des années 2000 a vu un regain des activités du KKK ; pourtant, cette même période a aussi engendré un président américain de couleur. C'est dire combien les courants contradictoires agitent la société américaine, que son extrême diversité et son mouvement de balancier entre crainte et acceptation de l'Autre rendent complexe.

D'autres groupuscules, à l'instar de National Prayer Network, basé dans l'Oregon, s'engagent dans des campagnes antijuives qui dénigrent la religion mosaïque. Ted Pike, son directeur national, se lance dans des diatribes contre ce qu'il perçoit comme des organisations et des dirigeants « à la solde des Juifs ». Volksfront, groupement d'un antisémitisme et d'un racisme virulent, est devenu le groupe néo-nazi le plus actif sur la côte ouest. Il maintient des liens serrés avec d'autres groupes du même acabit et, depuis sa création en 1994, il s'est développé à la fois sur le plan national et international. Mouvement hybride, Public Enemy Number 1 est à la fois un gang raciste skinhead, un gang des rues et un gang du milieu carcéral. Depuis le début des années 2000, ce groupe s'est considérablement élargi, en particulier en Californie d'où il est originaire. Il a également fait tache d'huile dans les États voisins⁶¹.

Le Hammerskin Nation, formé à Dallas à la fin des années 1980 est le groupe nazi et skinhead le plus violent et le mieux organisé des États-Unis. Son nom, comme son symbole, proviennent de l'album intitulé *The Wall* du groupe rock Pink Floyd, adapté au cinéma en 1982. Ce film relate l'histoire de Pink, un chanteur de rock qui s'adonne à la drogue et se tourne vers le fascisme. Dans l'une des chansons, Pink exprime son désir d'aligner tous les gens bizarres et les Juifs de son auditoire contre le mur pour les « descendre ». Dans une référence évidente à la Shoah, il emploie les termes de « Solution finale » et prononce une phrase qui se passe de commentaires : « attendant d'actionner les douches et d'allumer les fours ». Seule variante dans ce parallèle très explicite : la swastika est remplacée par l'emblème de ce groupe - deux marteaux entrecroisés qui, se flatte le chanteur, détruiront les portes derrière eux... Bien que le groupe rock Pink Floyd ne soit pas en faveur de l'idéologie fasciste, la Hammerskin Nation est associée au film, tandis que musique raciste et violence s'exhibent sous la bannière portant les deux marteaux. Leur credo ? Par la musique, on peut atteindre les gens, les « éduquer », et cette musique rock qui prêche la haine et la suprématie blanche est un moyen de recruter des jeunes désorientés. Chaque candidat doit cependant prouver sa valeur, montrer qu'il est digne de faire partie du clan... Or, la violence constitue l'essence de la culture skinhead.

⁶¹ Pour de plus amples détails, nous renvoyons au site internet d'ADL, en particulier à la rubrique : « Extremism in America : Updates ». André Kaspi, *Les Juifs américains*, Paris, Plon, 2008, p. 270-273.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Ces vingt dernières années, les skinheads ont été les auteurs de violents passages à tabac et même de meurtres - à caractère antijuif ou non, puisque les Noirs et les hispaniques sont aussi des victimes potentielles pour eux. Au cours de l'été 1988, ils ont vandalisé une synagogue et un centre communautaire juif en tirant à balles réelles sur les fenêtres, en détruisant violemment des portes et en apposant à la peinture des slogans antisémites et des swastikas. Certes, les actes meurtriers portant sur des minorités de couleur sont sûrement beaucoup plus fréquents et cruels, en particulier contre les Afro-Américains. En mars 2000, ils ont organisé en Georgie une sorte de Woodstock où le rock de haine (*hate rock*) devenait le langage commun et réunissait quatorze groupes « musicaux », parmi lesquels Brutal Attack, Extreme Hatred (« Haine extrême »), Code of Violence et Hate Crime, dont les paroles violentes et racistes ont donné le ton.

Si leurs publications (Hammerskin Press) ont cessé en 2000 à cause de guerres intestines, le mouvement The Hammerskin Nation a des ramifications dans de nombreux pays, incluant le Canada, la Grande-Bretagne, la France, les Pays-Bas et l'Allemagne.

Les nouveaux groupes se servent-ils des modèles d'organisations antijuives qui ont existé aux États-Unis dans le passé ? La réponse est oui. Le dirigeant néo-nazi américain George Lincoln Rockwell peut apparaître comme l'ancêtre des négateurs de la Shoah qui font couler tant d'encre aujourd'hui. L'un de ses successeurs est l'extrémiste Lyndon LaRouche qui, en 1996, s'est présenté une nouvelle fois à l'élection présidentielle américaine et qui, lui aussi, minimise la Shoah, exalte les « crimes du sionisme », accuse les Juifs de la crucifixion du Christ et dénonce la conspiration sioniste, tout en affirmant (il l'a encore fait en 2004) qu'il n'est pas antisémite.

C'est Rockwell qui avait montré à LaRouche que plus le mensonge est gros, plus il a des chances de trouver crédit auprès de certaines catégories de la population. N'a-t-il pas qualifié le génocide des Juifs de « supercherie monstrueuse et profitable⁶² » ? Or, c'est dans l'Amérique des années 1960 que les sondages comme la floraison au cinéma de thèmes liés à la judéité⁶³ indiquent que les Juifs commencent à être perçus comme « de bons voisins », au moment même où ils s'efforcent d'entrer de plain-pied dans la société américaine.

En 1961, au moment où le procès Eichmann couvert par les journalistes américains ravive douloureusement les moments les plus cruels de l'extermination systématique des Juifs, le dirigeant du parti nazi américain, George Lincoln Rockwell, émet des doutes sur le rôle d'Israël et sur « l'équité » du procès. Cette année-là, il décide de faire obstacle à la projection du film *Exodus* (1960) à la Nouvelle-Orléans, mais la police et les Juifs présents, y compris un groupe de survivants de la ville, l'empêchent de mettre son projet à exécution. Les tactiques de choc employées par Rockwell pour cette « marche de la haine » (*Hate Ride*) incluent entre autres le port de l'uniforme nazi, les croix gammées et le salut nazi. Il ne néglige rien pour raviver la mémoire hitlérienne et s'assurer que les témoins de cette résurgence soient à la fois les anciennes victimes du régime hitlérien et les médias qui assurent sa notoriété.

⁶²Lipstadt, *Denying the Holocaust*, cit., p. 66.

⁶³Ouzan, *Histoire des Américains juifs*, op. cit., p. 109-112.

En 1977, les néo-nazis issus du parti nazi américain que dirigeait Rockwell (tué en 1967) gagnent une visibilité accrue en projetant de défilé à nouveau en uniforme avec une bande de skinheads à Skokie, une banlieue de Chicago habitée par des survivants de la Shoah⁶⁴. Ces deux épisodes traumatiques pour les survivants de la Shoah (la *Hate Ride* de 1961 et la menace de défilé à Skokie) ont ainsi montré que le peuple américain n'était pas prêt à renoncer à l'une des libertés fondamentales de la démocratie, fût-ce au prix d'une confrontation avec les ennemis de la liberté. En revanche (et c'est un autre courant contradictoire), remarquons que les années 1960 marquent l'acceptation sociale des Juifs aux États-Unis en même temps que leur participation active au mouvement des droits civiques. Au même moment, des avocats juifs rédigent les discours des Noirs, des philanthropes contribuent à leur cause et de nombreuses organisations se créent, dans lesquelles ils travaillent de concert. Entre 1963 et 1966, le mouvement radical noir se durcit tandis que les Blancs qui les ont soutenus avec ferveur se voient progressivement éliminés des instances par lesquelles ils avaient auparavant été recherchés. Lors de la guerre des Six Jours en 1967, ceux qu'on nomme les Afro-Américains adoptent une attitude tiers-mondiste critique, voire malveillante à l'égard de l'État d'Israël, et le Student Non-Violent Coordination Committee (SNCC) condamne « la guerre sioniste et impérialiste » menée par l'État hébreu.

Les aspects récents du « nouvel antisémitisme » ou de la « nouvelle judéophobie » incluent l'appel à la destruction de l'État d'Israël, la représentation de l'État hébreu comme un État nazi et le traitement discriminatoire d'Israël en lui déniait l'égalité devant la loi. Aux États-Unis, ce sont ces deux premiers aspects qui s'expriment au sein de mouvements encore minoritaires.

★ LES TROIS CIBLES PRINCIPALES DE LA NOUVELLE JUDÉOPHOBIE :

LA DÉLÉGITIMATION DE L'ÉTAT JUIF,

LES JUIFS COMME BOUCS ÉMISSAIRES ET LA NÉGATION DE LA SHOAH

L'inversion de la mémoire de l'Holocauste, processus dans lequel les anciennes victimes apparaissent comme les bourreaux d'aujourd'hui, se limite à des groupes radicaux. En effet, la mémoire de la Shoah est à la fois commémorée aux États-Unis et officiellement élevée au rang d'institution nationale par le biais d'un musée

au cœur de Washington. À travers le prisme de la Shoah, le United States Holocaust Memorial Museum⁶⁵ est en effet porteur des valeurs américaines de démocratie, de liberté et de tolérance. C'est en ce sens qu'existe une spécificité américaine. En revanche, le questionnement fondé sur le droit à l'existence de l'État d'Israël, pays souvent présenté à tort comme une conséquence directe du génocide des Juifs, a pénétré la société américaine par différentes voies, dont la plus importante s'inscrit dans les campus universitaires. Quel est alors le lien entre anti-sionisme et antisémitisme ?

⁶⁴ Sur l'attitude des organisations juives face à Rockwell et sur celles des survivants, lire F. Ouzan, « La mémoire de la Shoah dans le vécu des Juifs aux États-Unis (1945-1961) », in D. Michman et F. Ouzan (dir.), *De la mémoire de la Shoah dans le monde Juif*, Paris, CNRS éditions, 2008, p. 283-312.

⁶⁵ F. Ouzan, « The United States Holocaust Memorial Museum de Washington : une spécificité américaine ? » in *Les Nouveaux Cahiers*, été 1997 : *Mémoires d'Amérique*, p. 55-61.

LA DÉLÉGITIMATION DE L'ÉTAT D'ISRAËL, À LA BASE DE L'ANTISIONISME

S'agissant de l'agitation anti-israélienne, et en particulier antisioniste, beaucoup considèrent que l'un n'équivaut pas à l'autre et qu'en conséquence, la poursuite des manifestations antisionistes est parfaitement licite, voire sans dangers. Selon l'historien Robert Wistrich, l'antisionisme et l'antisémitisme sont deux idéologies distinctes qui, en particulier depuis 1948, ont tendance à converger sans pour autant être équivalentes. Par exemple, parmi les bundistes, les Juifs communistes, les Juifs réformés et les Juifs orthodoxes, il y a toujours eu des Juifs opposés au sionisme. Aujourd'hui, on trouve parmi les conservateurs, les libéraux et les personnes à gauche des personnes qui, bien que pro-palestiniennes et exprimant leur antagonisme par rapport à l'État d'Israël et leur méfiance à l'égard du sionisme, n'éprouvent pas pour autant de sentiments antijuifs. Parmi les Israéliens, certains peuvent être classés comme « post-sionistes » : ils s'opposent à l'idée d'un État défini par sa prédominance juive. Ils n'expriment bien sûr pas de sentiment judéophobe. D'autres mettent en cause le fait que les Juifs sont une nation, ou rejettent le sionisme dans la mesure où ils pensent que son accomplissement ne peut qu'engendrer un déracinement de populations. Ces positions ne sont pas à proprement parler « antisémites » au sens où elles manifesteraient une hostilité à l'égard des Juifs en tant que tels.

L'historien Robert Wistrich soutient que ce sont les formes les plus radicales d'antisionisme qui témoignent d'un lien avec les manifestations d'antisémitisme de l'immédiat après-guerre. L'appel au boycott scientifique, économique et culturel d'Israël ne rappelle-t-il pas les diverses formes d'exclusion dont les Juifs ont été victimes dès 1933 ? Un exemple demeure la réceptivité de certaines nations et de certaines personnes aux tentatives d'isolement de l'État hébreu menées par les États arabes au sein des Nations unies. Le fait qu'Israël puisse désormais être présenté comme un État paria, comme le Juif des nations, ne semble plus étonner. En ce sens, leur stratégie a porté ses fruits⁶⁶.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer la critique légitime de la politique israélienne d'une attitude antijuive. La formule de Natan Sharansky peut fournir des points de repère précieux. Elle se résume en trois mots commençant pas la lettre D : démonisation (*Demonization*), double échelle de valeurs (*Double standards*) et délégitimation (*Delegitimization*). Ces mots, forgés récemment, expriment les mutations de la nouvelle judéophobie. Le terme de démonisation mérite explication. Sharansky inclut le portrait d'Israël comme État nazi et précise ainsi sa pensée : « Quand l'État juif est victime de démonisation, quand ses actes sont critiqués de façon disproportionnée, quand des comparaisons sont faites entre Israéliens et nazis, entre les camps de réfugiés palestiniens et Auschwitz, c'est de l'antisémitisme, pas une critique légitime d'Israël⁶⁷. »

La confluence entre le sentiment antijuif, « l'anti-israélisme » et la négation de la Shoah n'est pas nouvelle. En novembre 1992 déjà, une conférence antisioniste avait été programmée, puis annulée au dernier moment - comme c'est le cas pour nombre d'entre elles aujourd'hui.

⁶⁶ Robert Wistrich, « Anti-Zionism and Anti-Semitism », *Jewish Political Studies Review*, vol. 16, automne 2004, p. 27-31.

⁶⁷ Nathan Sharansky, « Foreword », *Jewish Political Studies Review*, vol. 16, automne 2004, p. 5-8.

Cette annulation était survenue à l'initiative du gouvernement suédois ; parmi les conférenciers se trouvait le prédicateur noir antisémite Louis Farrakhan (Abdul Haleem), Robert Faurisson et David Irving, ainsi que des fondamentalistes du Hamas et du Hezbollah, soutenus par l'Iran⁶⁸.

★ MINIMISER OU NIER LA SHOAH : UN PHÉNOMÈNE MARGINAL, MAIS DANGEREUX À LONG TERME

Pour établir le lien entre la négation de la Shoah et l'antisémitisme, citons l'approche d'Abraham Foxman, directeur national de l'ADL pendant longtemps, et lui-même né après la Shoah dans un camp de personnes déplacées : « Comme Elie Wiesel, lauréat du prix Nobel, l'a énoncé, "toutes les victimes des nazis n'étaient pas juives, mais tous les Juifs étaient des victimes". Un corollaire simple et triste de la profonde observation faite par le professeur Wiesel est que seulement les Juifs sont les cibles des négateurs de la Shoah⁶⁹. »

L'accusation portant sur les Juifs d'exagérer ou d'inventer le chiffre des victimes de la Shoah est l'un des exemples cités dans le rapport sur l'antisémitisme de 2004 du European Monitoring Centre on Racism. Cet organisme a fourni, pour ce concept, une définition de travail, après avoir constaté le manque de caractères communs entre les différentes définitions utilisées : « L'antisémitisme est une certaine perception des Juifs susceptible d'être exprimée par de la haine à leur égard [...]. De plus, de telles manifestations peuvent viser l'État d'Israël, conçu comme une collectivité juive⁷⁰. » Il est intéressant de noter que, parmi les exemples d'attitudes antijuives données par ce document, figure la tendance à accuser les Juifs en tant que peuple, ou Israël en tant qu'État, d'inventer ou d'exagérer l'ampleur de la Shoah.

Une autre calomnie circule au sein de plusieurs milieux racistes et d'extrême droite : les Juifs instrumentaliserait la mémoire de la Shoah. Le plus inattendu, et peut-être le plus inquiétant, est qu'un fils de survivants comme Norman Finkelstein ait acquis une notoriété par ces seules critiques acerbes et exagérées. L'argumentation de son pamphlet se résume ainsi : une cabale de dirigeants juifs a conspiré pour extorquer de l'argent à des gouvernements européens sous prétexte d'obtenir des compensations matérielles pour pertes et dommages occasionnés par la Shoah, et ce au bénéfice des survivants. Ces organisations auraient ensuite conservé l'argent pour leur propre fonctionnement, en n'accordant aux personnes concernées qu'une maigre pitance. L'accusation simpliste a été facilement contrée, mais le mal a été fait : le doute a été semé dans les esprits et le stéréotype du Juif « accapareur » et avide de s'enrichir rôde encore.

⁶⁸ Lipstadt, *Denying the Holocaust*, op. cit., p. 14.

⁶⁹ Préface d'A. Foxman au livre de Manfred Gerstenfeld, *The Abuse of Holocaust Memory, Distorsions and Responses*, Jérusalem, Jerusalem Center for Public Affairs (JCPA), Institute for Global Jewish Affairs, 2009, p. 11.

⁷⁰ Cité par M. Gerstenfeld, *The Abuse of Holocaust Memory...*, op. cit., p. 102.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Il faut ajouter que l'effet boomerang du culte organisé autour de la mémoire de la Shoah a été spectaculaire. Ce mécanisme est lié au fonctionnement même de la mémoire et à son inévitable récupération idéologique. Par une rhétorique de « détournement », le leader noir antisémite Louis Farrakhan a substitué l'« Holocauste » des Noirs (par les Américains esclavagistes) à celui des Juifs. Cette appropriation du terme *Holocaust*, met en lumière le danger de l'utilisation d'un terme impropre. Rappelons que ce mot désigne en grec un « sacrifice par le feu » et qu'en aucun cas les Juifs n'ont été sacrifiés par le feu pour être purifiés. Mais on peut émettre l'hypothèse que si le terme s'est imposé aux États-Unis, au détriment du terme hébreu de Shoah, synonyme de « catastrophe », c'est parce qu'il permet davantage l'identification de groupes non-juifs par l'imagerie qu'il suggère. Nous demeurons dans le domaine des images, c'est-à-dire de l'imaginaire, d'où le danger potentiel de ces représentations véhiculées par la mémoire pour des générations futures.

Au milieu des années 1980, la judéophobie de Nation of Islam, orchestrée par Farrakhan, s'est constituée en corps de doctrine. Au nom d'un « Holocauste noir », le leader justifie socialement la haine des Juifs qu'il diffuse quotidiennement à la radio ou sur son site internet. Dans l'un de ses discours, il explique de façon imagée que les Juifs « boivent le sang de nos pauvres », ravivant ainsi le stéréotype du vampire juif avide du sang des autres, que « les combines juives contre les Noirs les ont empêchés de s'élever socialement » et que « les commerçants et les propriétaires juifs ont envahi le ghetto pour s'abattre sur nous comme des vautours⁷¹ ».

Loin d'être représentatif de tous les Afro-Américains, Nation of Islam demeure le principal représentant de la tendance séparatiste à l'intérieur de la communauté noire. Il s'est allié en 1985 à Arthur Butz, père fondateur du révisionnisme et instigateur du délire antisémite sur le « mensonge d'Auschwitz ». La même année, Farrakhan a rejoint le groupe antisémite de Tom Metzger, un ancien dirigeant du Ku Klux Klan. Opposé aux grandes organisations noires qui ont milité pour l'égalité des droits civiques aux côtés des Blancs libéraux, et en particulier des Juifs, il revendique une identité distincte, d'où découlerait le droit pour les Noirs américains de créer « un État ou territoire séparé, sur ce continent ou ailleurs⁷² ». Une litanie de revendications sociales allonge la liste de ces doléances.

Pour Cornel West, professeur d'études afro-américaines à Harvard, l'antisémitisme de Nation of Islam s'intègre dans un mouvement de protestation plus global et anti-blanc : aux yeux de ces militants, les Blancs sont tous, par renversement d'un stéréotype, d'essence démoniaque. Mais la haine de ce mouvement radical se projette sur toutes les communautés en concurrence avec les Afro-Américains. Ainsi, en 1990, à Crown Heights, un quartier de New York dans lequel se côtoient Noirs, Juifs et autres minorités ethniques, des activistes ont attaqué des commerçants coréens.

⁷¹ Jean Vidal, « Les "Black Muslims", un phénomène américain », *L'Arche*, n° 498- 499, sept. 1999, p. 89. Le passage qui suit reprend des analyses développées dans Ouzan, *Histoire des Américains juifs*, op. cit.

⁷² *Ibid.*, p. 84.

Conscient des dangers de la multiethnicité tolérée par la société américaine, les récents présidents ont insisté sur la nécessité d'enseigner la tolérance à partir de programmes centrés sur le génocide des Juifs et débouchant sur le danger du rejet d'un groupe ethnique quel qu'il soit. De tels cursus ont été mis en place dès 1992 dans les lycées pionniers du New Jersey. Certes, tous les Afro-Américains ne sont pas antijuifs, comme le voudrait Farrakhan, dont l'emprise est plus tangible dans les milieux très défavorisés. Un sondage effectué en octobre 1998 à la demande de l'Anti-Defamation League (ADL) révèle qu'un Noir américain sur trois serait antisémite. Le sondage consiste à demander aux gens s'ils approuvent les affirmations suivantes : « Les Juifs ont trop de pouvoir » ou les « Les Juifs ont trop d'influence sur les médias américains⁷³ ». Il faut préciser qu'au sein des mouvements noirs radicaux, ces assertions demeurent quotidiennes. Certes, les Juifs n'assument pas moins que les autres Américains leur part de culpabilité collective envers les victimes de l'esclavage. Et pourtant, ils se voient accusés d'être les principaux esclavagistes. Professeur d'histoire afro-américaine, Tony Martin - qui écrit pour Nation of Islam - a publié en 1993 *The Jewish Onslaught* (« L'attaque menée par les Juifs »), un ouvrage dans lequel il reprend cette accusation. Martin a été condamné par la présidente de l'université où il enseigne, Wesley College (Massachusetts) et par le directeur du département d'études afro-américaines, Selwyn Cudjoe. Le mythe des « esclavagistes juifs » présente en effet des analogies avec le discours des négationnistes. Chez eux comme chez Nation of Islam se répand l'idée d'une « vérité cachée » que les historiens professionnels auraient convenu de dissimuler au public. À cette attitude s'ajoute l'utilisation tour à tour d'un langage patelin à l'égard du grand public et d'invectives haineuses à l'encontre des « ennemis⁷⁴ ».

La négation de la Shoah et de toute mémoire qui lui serait fidèle revêt une importance politique particulière puisque les intérêts politiques des extrémistes noirs et des révisionnistes blancs se rejoignent. Principal intermédiaire entre les deux groupes, le militant afro-américain Robert Brock qui a adhéré à un mouvement d'extrême droite, le Populist Party. Thomas Robb, le directeur national des Chevaliers du Ku Klux Klan, a même signalé, sans être démenti, avoir bénéficié d'un soutien financier de la part du directeur noir du Comité américain contre l'intégration, dont le siège est à Washington. En février 1992, des radicaux de Nation of Islam ont pris prétexte de conférences sur la « liberté d'expression en matière de recherches sur l'Holocauste » pour rencontrer des spécialistes de la négation de la Shoah comme Mark Weber de l'Institute for Historical Review (IHR), le principal groupe négationniste américain. Le numéro de novembre-décembre 1994 de la revue raciste *Jubilee* présente un article de son directeur, Paul Hall, qui justifie en ces termes le fait d'avoir invité le Noir Robert Brock à son assemblée annuelle : « Il est certain que lorsqu'on contraint diverses cultures à coexister, on crée des problèmes. La solution consiste à trouver comment vivre séparément, et c'est ce à quoi s'emploie Brock⁷⁵ ».

⁷³ Henry Pasternak, « La machine à fabriquer des mythes », *L'Arche*, n° 498- 499, sept. 1999, p. 96-105.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 102-103.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 103.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Au sein de la société multiculturelle américaine, la préservation à tout prix d'une identité réelle ou imaginaire conduit à des dérives. Et la judéophobie est un puissant ciment. Ainsi, le 11 juin 1999, le Comité pour l'autodétermination, présidé par Robert Brock, a-t-il organisé à Washington la conférence des réparations noires (*Black Reparations Conference*). Son sujet était un exemple de surenchère ethnique : « Pourquoi les Japonais, les Juifs, les Indiens et tous les autres auraient-ils droit à des réparations, et pas les descendants des esclaves noirs ? » Au cours de cette première Conférence annuelle sur le séparatisme racial, Robert Brock s'adressait à un public essentiellement composé de racistes blancs : « Le séparatisme a commencé avec Hitler, qui voulait se débarrasser des Juifs. » Willis Carto, fondateur de l'Institute for Historical Review et figure incontournable de l'extrême droite américaine et du courant négationniste, a conclu en affirmant que « le rapatriement des Noirs pourrait être financé en prélevant sur l'aide accordée à Israël⁷⁶ ». Il a également créé le Liberty Lobby qui, sous cette appellation ironique, recouvre des idées d'antijudaïsme, de déterminisme racial, d'hostilité au gouvernement fédéral, de négation de la Shoah et de haine d'Israël.

L'Institute for Historical Review propage par ses publications des préjugés antisionistes et antisémites, ainsi que les valeurs du nazisme. Par exemple, le site internet de l'IHR, dont Noontide Press est l'organe, offre des versions complètes de *Mein Kampf*, de *The International Jew* et une reproduction en anglais de la propagande nazie exprimée dans le livre pour enfants en allemand de Julius Streicher, *Der Giftpliz* (« Le champignon vénéneux »), une autre infâme représentation du Juif.

Aujourd'hui l'IHR est en déclin, et même si son site est régulièrement actualisé, sa newsletter n'est plus publiée, sa revue, *The Journal of Historical Review*, n'existe plus et ses activités sont réduites. Il a perdu sa crédibilité auprès d'un grand nombre d'historiens qu'il a voulu courtiser, en mettant en doute « la vérité » sur le génocide des Juifs. Sa dernière activité importante est un colloque tenu en Californie en avril 2004 avec le groupe néo-nazi National Alliance, à Sacramento. Une question se pose : si, demain, la proportion des Juifs dans la population américaine descend au-dessous de la barre de 2 %, les États-Unis soutiendront-ils toujours de façon officielle la mémoire de la Shoah ? Se coulera-t-elle toujours dans le moule américain ou sera-t-elle remplacée par celle de l'esclavagisme, à l'heure où une partie de la population noire devient plus influente ?

⁷⁶ Norman G. Finkelstein, *L'Industrie de l'Holocauste, réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs*, Paris, La Fabrique éditions, 2001 (titre original : *The Holocaust Industry, Reflections on the Exploitation of Jewish Suffering*, Londres et New York, Verso, 2000).

★ **QUE DISENT
LES RÉCENTES STATISTIQUES
SUR LES TENDANCES
ACTUELLES DE LA HAINE
ANTIJUIVE ?**

Selon une enquête du FBI, les délits dirigés directement contre des Juifs sont aujourd'hui à leur niveau le plus haut depuis 2001. Ces délits constituent 66 % de ceux commis au nom de la différence de religion, et 12 % des autres types de délits. Ces chiffres, relèvent des journalistes, sont consternants compte tenu du fait que les Juifs ne représentent que 2 % de la population américaine⁷⁷.

De son côté, l'ADL repère un déclin marqué sur le plan national des tensions raciales au cours des quinze dernières années dans son audit de 2008. Les délits concernaient le vandalisme, le harcèlement et les attaques physiques contre des individus, des propriétés et des institutions juives. À l'échelle locale, dans l'est de la Pennsylvanie par exemple, le nombre d'incidents s'élevait à 96 pour cette même année, contre 99 en 2007, ce qui faisait conclure à une baisse. Cependant, en tant que minorité religieuse, le groupe juif continue d'être le plus visé, tant sur le plan national que local. En 2008, la crise financière a déchaîné le venin haineux de groupes et d'organisations connus pour leurs sentiments antijuifs. Il a été maintes fois noté que l'expansion d'internet et des réseaux sociaux avait supprimé les frontières de l'antisémitisme, devenu désormais global. Barry Morrison, directeur régional de l'ADL de Philadelphie, pose une question intéressante : comment se fait-il que les délits « criminels » contre les Juifs soient en hausse, alors que le nombre d'incidents antisémites est en baisse⁷⁸ ? En d'autres termes, pourquoi y a-t-il un fossé entre les données du FBI et celles de l'ADL ? En premier lieu, le FBI n'enregistre que les délits (*offence* en anglais), tandis que l'ADL rapporte à la fois les délits et les incidents antisémites qui ne relèvent pas de la justice - mais tous deux sont classés comme incidents. En second lieu, les deux institutions utilisent des méthodologies différentes de classement. Quoiqu'il en soit, le FBI comme l'ADL sous-estiment le nombre réel d'incidents, car un grand nombre d'entre eux ne sont pas signalés.

Un sondage d'ADL montre en particulier que 30 millions d'Américains sur 308 ont des préjugés antijuifs - soit 12 % de la population nationale. Sur certaines questions spécifiques, ce taux peut s'envoler, par exemple sur la double allégeance : pour 30 % des personnes interrogées, les Juifs sont plus loyaux envers Israël qu'envers les États-Unis. Pour 29 %, ils sont responsables de la mort du Christ. Morrison fait remarquer que ces données doivent s'interpréter dans le contexte d'une montée de la colère à l'égard du gouvernement et à lumière de la résurgence des milices. Il souligne également que l'administration Obama ne laisse pas les délits antijuifs impunis et que l'antisémitisme demeure marginal même si, à la faveur des crises, il pénètre de temps à autres dans le *mainstream*, dans la société globale. Le président Barack Obama a récemment promulgué une loi concernant la prévention des délits haineux (*Hate Crime Prevention*) qui accorde un rôle plus important au gouvernement fédéral pour enquêter à leur sujet et les punir.

⁷⁷ Barry Morrison, *What do Statistics Tell Us About Hate in America in 2009 ?*, Philadelphia, Philadelphia Jewish Exponent, décembre 2009. Barry Morrison est le directeur régional de l'ADL de Philadelphie.

⁷⁸ *Ibid.*

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Selon les données dont disposent les organismes de défense de la communauté juive (en particulier l'American Jewish Committee, le Simon Wiesenthal Center⁷⁹ et l'ADL, si 30 millions d'Américains détestent les Juifs, les attitudes antisémites seraient à leur plus bas niveau. C'est ce dont rend compte le sondage de 2009 d'ADL, car 12 % des personnes interrogées nourrissent des vues antijuives contre 15 % en 2007 et 29 % en 1964. Mais peut-on se fier aux sondages ? Les sondés n'offrent-ils pas des réponses convenues ? Il est vrai que ces résultats, aussi limités soient-ils, surprennent. Certes, les manifestations antijuives sont proportionnellement moins fréquentes que dans de nombreux pays, y compris la France, mais elles ont un caractère plus violent.

★ **LES MANIFESTATIONS
DE LA JUDÉOPHOBIE
DANS LES CAMPUS**

L'idée selon laquelle l'antisémitisme aux États-Unis serait essentiellement circonscrit aux campus universitaires se rencontre souvent chez les spécialistes de l'étude du sentiment antijuif et de ses manifestations. Ils considèrent en général que ces expressions sont beaucoup plus dangereuses ailleurs dans le monde, en particulier en Europe et notamment en Grande-Bretagne et en Norvège. Or, il s'agit d'un phénomène dont les conséquences sont d'autant plus graves que les campagnes de désinformation et de délégitimation de l'État d'Israël, qui donnent lieu à l'expression et au développement de sentiments antijuifs, s'inscrivent dans un contexte mondial de diabolisation de l'État hébreu dont les campus sont l'un des rouages. Il est significatif que dans le rapport sur l'antisémitisme publié en 2004 par l'European Monitoring Centre on Racism, des exemples d'attitudes antijuives soient énumérées. Celles-ci se rencontrent effectivement sur les campus américains, et prennent les formes suivantes⁸⁰ :

- refuser au peuple juif le droit à l'autodétermination, c'est-à-dire en clamant que l'existence de l'État d'Israël est une entreprise raciste ;
- appliquer une échelle de valeurs double en exigeant d'Israël une attitude qui n'est exigée d'aucune autre nation ;
- utiliser les symboles et les images associés à l'antisémitisme classique (c'est-à-dire prétendre que les Juifs ont tué Jésus, les accuser de meurtre rituel ou *blood libel* pour caractériser Israël...) ;
- établir des comparaisons entre la politique contemporaine israélienne et celle des nazis ;

⁷⁹ Le Centre Simon Wiesenthal (CSW) est une ONG américaine dont le siège se trouve à Los Angeles ; il dispose à Jérusalem d'une branche qui se consacre à la recherche des anciens nazis et qui se présente, à l'instar d'ADL comme une organisation juive internationale de défense des droits de l'homme.

⁸⁰ M. Gerstenfeld, *The Abuse of Holocaust Memory...*, op. cit., p. 102.

- tenir les Juifs pour collectivement responsables des actions entreprises par l'État d'Israël ;

Selon le leitmotiv de l'antisémitisme classique, les Juifs incarnent le mal absolu. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le paradigme du mal absolu a été incarné par le joug nazi. Or comparer la conduite d'Israël aux actions nazies est une mutation du vieux thème récurrent de l'antisémitisme.

L'agitation anti-israélienne dans les campus est-elle un phénomène circonscrit ou une bombe à retardement ? Plusieurs études de cas nous permettront de répondre à cette question.

L'UNIVERSITÉ RUTGERS

Située sur trois campus, à Newark, Cambden et New Brunswick, cette université réputée de l'État du New Jersey a été fondée en 1766. Elle compte plus de 50 000 étudiants. S'ils se caractérisent par leur diversité, à l'image des États-Unis, de nombreux étudiants appartiennent à des groupes et sont de tendance politique libérale⁸¹. Une brève chronologie des faits renseigne sur le degré des problèmes de désinformation, de fabrication et de falsification s'agissant d'Israël et des Juifs. Entre 2001 et 2004, des incidents que l'on peut qualifier d'anti-israéliens se déroulent à un rythme cadencé, entraînant une intimidation et une déstabilisation accrue des étudiants.

- Le 11 octobre 2001, un éditorial de Peter Miller dans le *Daily Targum*, le journal du campus de Rutgers, titre : « Israël doit être démantelé, soit politiquement, soit physiquement ».
- Au printemps 2002, au cours d'un rassemblement pro-palestinien sur les marches du restaurant principal, des propos censés inciter les soldats israéliens à violer et humilier les femmes arabes sont attribués à Ariel Sharon et datés de 1956 ; tandis que des banderoles font une équation entre sionisme et nazisme.
- Lors d'un « dialogue » entre étudiants pro-palestiniens et étudiants pro-israéliens organisé à l'automne 2002 par les groupes démocrate et républicain de l'université, tous les pro-israéliens se font huer, tandis que les camps palestiniens se voient comparés à des camps de concentration par le biais de montages photographiques et qu'Ariel Sharon est assimilé à Hitler.
- Le 23 octobre 2002, la police de l'université rapporte un « incident raciste » : le long de College Avenue se trouvent des graffiti contre Israël et contre l'organisation juive estudiantine Hillel. Les locaux de cette dernière sont couverts de messages inscrits sur les murs à la craie et sur des stickers indiquant : « Le sionisme est du racisme » et « Hillel est raciste ».

⁸¹ Nous empruntons les faits qui suivent à l'étude de Rebecca Leibovitz intitulée « Defeating Anti-Israeli and Anti-Semitic Activity on Campus. A Case Study: Rutgers University », in M. Gersttenfeld (dir.), *Academics against Israel and the Jews*, Jérusalem, Jerusalem Center for Public Affairs, 2007-2008, p. 83-94.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Le lendemain, un article du *Daily Targum* rend compte en ces termes de ces actes de vandalisme par le biais d'un membre de N[ew] J[ersey] Solidarity, un groupe qui ne dépend pas de l'université : « Nous devons comprendre que ce qui s'est passé "est antisioniste et non antisémite" ». Dans le même article, un étudiant qui préside le Douglass College Governing Association (DCGA) déclare sans façon : « Une attaque contre le sionisme ne signifie en aucun cas une attaque contre le judaïsme. » Ces propos, livrés sans analyse, ne feront pas l'objet de réactions particulières⁸².

- Le jour suivant, sous couvert d'un rassemblement contre la guerre, des membres de NJ Solidarity font étalage de slogans anti-israéliens, alors que flottent les drapeaux palestiniens. Les étudiants venus pour manifester leurs tendances pacifiques reçoivent alors un message très orienté.
- À la fin du mois d'octobre, en guise de protestation contre la résolution du Douglas College Governing Association qui condamnait le vandalisme subi par Hillel, NJ Solidarity multiplie les tracts portant les slogans de « Israël est un État d'apartheid », « Stoppez l'aide à Israël immédiatement » ou encore « Boycottez Israël ». Pour compléter le tout, NJ Solidarity invite le très controversé Norman Finkelstein (qui s'est hissé sur le devant de la scène médiatique en critiquant de façon virulente Elie Wiesel, de nombreuses organisations juives et la légitimité de l'État d'Israël, en sa qualité trompeuse de fils de survivants).
- Les jalons sont ainsi posés pour que fin janvier 2003, NJ Solidarity entame sa campagne d'incitation au désinvestissement des capitaux privés et publics d'Israël sous des formes plus ou moins théâtrales. En effet, Rebecca Leibovitch, qui a enquêté sur ce cas, rapporte qu'une dizaine de supporters de cette cause meurent symboliquement sur scène, dans leur rôle de Palestiniens. Le mois suivant, c'est au tour de l'ancien membre du Congrès Cynthia McKinney d'être invitée par NJ Solidarity pour s'exprimer dans le cadre du mois de l'histoire noire (*Black History Month*). Or elle est connue pour ses commentaires antisémites, ce qui a également pour effet de déstabiliser nombre d'étudiants juifs.
- À la fin du mois de février, des slogans utilisés par le Hamas - comme « Du fleuve à la mer, la Palestine sera libre » - sont employés dans les réunions de la Rutgers Association for Middle East Justice. Ces assertions impliquent souvent, comme c'est ici le cas, que l'État hébreu soit effacé de la carte, selon le vœu du Hamas. Suivent plusieurs tentatives d'intimidation du groupe Hillel, qui culminent avec des slogans agressifs du type « Globalisez l'Intifada » de la part de NJ Solidarity qui organise des « nuits de solidarité ».
- Au printemps 2003, un encart dans le *Daily Targum* annonce qu'Israël est un état terroriste dont les méfaits sont pires que ceux de l'Irak. Le 4 avril, une manifestation est organisée par l'association Arabs United at Rutgers,

⁸² Cette remarque est faite par R. Leibovitch, l'auteur de cette recherche. Art. cit., p. 91.

dirigée par des étudiants pour protester contre des attaques présumées contre des communautés palestiniennes. Pour compléter le registre de faits non prouvés et non démentis par la suite, un article alarmant paraît le lendemain dans le journal de l'université, signé par un étudiant arabe. Selon lui, « le gouvernement israélien aurait pénétré dans un hôpital où se trouvaient exclusivement des femmes et aurait pris au hasard une trentaine d'entre elles, les aurait qualifiées de terroristes et exécutées⁸³ ». Cette élucubration mensongère n'a pas été démentie par la suite.

- Ce n'est pas tout : quelques jours plus tard (le 16 avril), la Muslim Student Association de Rutgers programme le film *Jenin, Jenin*, un autre fatras de faits inventés dont on sait aujourd'hui combien il est incongru et erroné. Le film prétend en effet que Jénine fut le lieu d'un véritable massacre perpétré par les forces israéliennes.
- En juillet et août 2003, NJ Solidarity fait la promotion d'un colloque prévu en octobre à Rutgers (The International Palestinian Conference) et légitime les attaques suicides palestiniennes en affirmant qu'Israël n'a pas le droit d'exister. De telles assertions font l'objet de publications dans le *New York Times*, ainsi que dans d'autres médias importants du New Jersey.
- Le ton monte sur le campus. Le 16 septembre, le ministre israélien Natan Sharansky prend la parole à Rutgers... et reçoit une tarte à la crème en plein visage. L'auteur de ce méfait est un étudiant et activiste pro-palestinien. L'université le punit pour ce geste sans retenue de façon pour le moins surprenante : au lieu de lui remettre son diplôme en décembre, elle le fait patienter jusqu'en mai ! Le 20 septembre, des swastikas salissent les murs de l'organisation juive estudiantine Hillel.
- En réaction, le 9 octobre, 7 000 personnes participent au rassemblement intitulé *Israel Inspires Rally*, tandis qu'une cinquantaine d'activistes pro-palestiniens retiennent l'attention de la presse, en particulier le *New York Times* et le *Star Ledger*. Le lendemain, les activistes apposent une bannière géante portant la formule « Sionisme égale racisme », que les officiels de l'université refusent d'enlever. En février, Hillel révèle qu'un professeur, dont le cours porte sur l'islam, a envoyé un courrier électronique à tous ses étudiants afin de promouvoir les événements organisés par NJ Solidarity. L'enseignant est informellement réprimandé. Cet enchaînement d'événements très cadencé montre combien ténue est la frontière entre critique légitime de la politique israélienne et judéophobie.

⁸³ *Ibid.*, p. 92.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

HARVARD FACE À LA QUESTION DU FINANCEMENT D'UNE CHAIRE PAR L'ARABIE SAOUDITE

Même Harvard, l'une des universités les plus prestigieuses au monde, s'est trouvée au cœur d'une controverse liée à la position de l'université face à l'État d'Israël. En mai 2002, plusieurs professeurs et étudiants de Harvard commencèrent une campagne destinée à bloquer les investissements des compagnies israéliennes et à décourager les firmes américaines de faire du commerce avec Israël. Cette initiative déclencha une vive réaction de la part du président de l'université, Lawrence H. Summers, pour qui cette entreprise était rien moins qu'« antisémite dans ses effets si ce n'est dans son intention ». Pour lui, il y avait corrélation entre les activités israéliennes sur le campus et la recrudescence d'actes antisémites, comme il l'a rendu explicite dans un discours prononcé en septembre 2002⁸⁴.

Suite aux activités anti-israéliennes dans le campus, les étudiants de Harvard, pour faciliter la communication entre les divers départements de l'université, créèrent un groupe baptisé Harvard University Graduate-Students Friends of Israel (HUGFI). Or, en juillet 2000, une donation de 2,5 millions de dollars fut faite par le cheik Zayed, alors à la tête de l'émirat d'Abou Dhabi, destinée à la création d'une chaire d'études islamiques. Apprenant ce geste et les débordements qu'il allait entraîner, Rachel Fish, membre fondateur de HUGFI, tenta, par l'entremise du groupe, de créer une prise de conscience des enjeux de la question. Depuis sa création en effet, le centre Zayed a promu la négation de la Shoah, l'antisémitisme, des théories « conspirationnistes » anti-américaines et des publications liées à ces thèmes - des faits qu'a démontrés le David's Project, une organisation créée dans le but d'informer la communauté juive comme les étudiants sur les réalités et les enjeux en Israël, en contrant la désinformation. Un exemple : le 11 mars 2003, Michael Collins Piper, politologue et journaliste pour l'hebdomadaire *The American Free Press*, donna une conférence dans laquelle revenaient de façon récurrente des expressions telles que « le contrôle juif du gouvernement américain et des médias », et prétendant que *Les Protocoles des Sages de Sion* « ne sont pas une théorie mais un fait⁸⁵ ». Le site de l'organisation juive américaine ADL en rend compte. On y apprend aussi que l'épouse de Zayed a fait don de 50 000 dollars au négationniste français Roger Garaudy pour les frais de son procès en justice... Ce dernier, dans son livre intitulé *The Founding Myths of Modern Israel* (« Les mythes fondateurs de l'Israël moderne »), maintient que les Juifs ont fabriqué la Shoah.

L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE-IRVINE, UN LABORATOIRE OÙ NE CESSE DE BRÛLER LE TORCHON...

Avec ses 24 000 étudiants, l'université de Californie-Irvine (UCI), l'une des dix universités que compte cet État, peut se féliciter de figurer parmi les meilleures en raison de l'excellence de son centre de recherche et parce que trois de ses professeurs ont reçu le prix Nobel. Le campus est également connu pour le nombre important de musulmans qu'il compte.

⁸⁴ Lawrence Summers, « Address at morning prayers Memorial Church Cambridge, Massachusetts », 17 septembre 2002. Ce texte est consultable en ligne sur le site du SPME (<http://spme.net>).

⁸⁵ Ce passage s'appuie sur une étude de Jonathan Jaffit intitulée « Fighting Sheikh Zayed's Funding of Islamic Studies at Harvard Divinity School », in M. Gerstenfeld, *Academics against Israel and the Jews*, op. cit.

Depuis l'année 2001, l'Union des étudiants musulmans (Muslim Student Union ou MSU) a sponsorisé un virulent antisémitisme qui s'appuie sur divers stéréotypes antisémites et qui s'est fait jour lors de plusieurs événements abrités par le campus. Outre les thèmes antijuifs classiques, la démonisation de l'État d'Israël et l'association des Juifs aux nazis, les étudiants musulmans ont intimidé et harcelé des étudiants d'origine juive.

En février 2001, et à nouveau en mai 2004, le MSU et la Société des étudiants arabes (SAS) ont invité l'imam du Centre islamique de Washington (DC). À son tour, ce dernier a recouru dans ses interventions publiques aux stéréotypes antisémites, tels que la toute puissance des Juifs aux États-Unis et le fait qu'ils ne peuvent vivre à côté d'autres populations, accusant en particulier le « lobby israélo-sioniste [...] d'entraîner les États-Unis dans l'abîme⁸⁶ ».

Au cours d'une semaine universitaire « Anti-oppression », le MSU a invité l'imam d'Oakland. Un autre orateur du même acabit a suivi pour une semaine baptisée « Tragedy in the Holy Land Week ». Dans l'un des discours les plus virulents qui ont été prononcés à cette occasion, intitulé « L'Amérique assiégée : l'agenda sioniste caché », les Juifs sont encore apparus comme contrôlant les médias et provoquant des conflits internationaux destinés à profiter à leurs nuisibles desseins⁸⁷. Un orateur, Malik Ali, a utilisé un argument qui pénètre aisément dans les milieux antijuifs : les agents du Mossad sont responsables de la destruction des Twin Towers, et cet attentat terroriste devait être utilisé comme excuse pour livrer une guerre contre les musulmans à travers le monde. Parmi de nombreux événements du même style, citons l'intervention de Norman Finkelstein, invité d'honneur de l'imam Mohammad Al Asi au cours d'un colloque intitulé « Le Hamas : choix du peuple ».

Comment l'administration universitaire a-t-elle justifié son apathie ? En refusant de s'élever contre « les discours controversés ». Il est à noter qu'en 2002, le professeur James P. Sterba, de l'université de Notre Dame, accueilli en tant que *visiting professor*, a pris la défense des attaques suicidaires contre des civils sans provoquer davantage de réaction de la part de l'administration. Celle-ci n'a pas réagi non plus en 2003 lorsqu'une exposition sur la Shoah, proposée sur le campus, a été endommagée. Il convient de préciser qu'en octobre 2002, le chancelier de l'université Ralph Cicerone avait refusé de cautionner une lettre publiée dans le *New York Times* (qu'avait signée d'autres présidents d'université), mettant en garde contre les activités antisémites et antijuives sur les campus⁸⁸. Durant quatre années, des événements qui ont pris rapidement des tournures antijuives extrêmes au nom de l'antisémitisme ont été tolérées par l'administration au nom du droit de libre expression. Les dirigeants universitaires ne peuvent-ils pas, et surtout ne doivent-ils pas utiliser le droit de libre expression pour avertir des dangers de l'intolérance et du parti pris idéologique ?

⁸⁶ Leila Beckwith, « Anti-Zionism/Antisemitism at the University of California-Irvine », in M. Gerstenfeld, *Academics against Israel and the Jews*, op. cit., p. 115.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 116.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 117.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Malgré le refus que lui a opposé l'administration d'enregistrer les discours des personnes invitées par le MSU et le SAS, l'organisation juive StandWithUS en a inclus quelques-uns dans un film documentaire intitulé *Tolerating Intolerance : Hate Speech on Campus*. (« Tolérer l'intolérance, les discours de haine sur les campus »). Comme le montre une étude aussi récente que sérieuse, « les universités ne peuvent prétendre que l'appel à la destruction d'Israël avec l'utilisation d'images liées au nazisme fait partie du discours universitaire normal⁸⁹ ».

Le 8 février 2010, une centaine d'étudiants arabes assistant à une conférence de Michael Oren, ambassadeur israélien aux États-Unis et historien d'origine américaine, l'ont bruyamment et violemment interrompu à coups d'invectives répétées telles que « Combien de Palestiniens avez-vous tués ? ». Connaissant pourtant les risques auxquels il s'exposait en intervenant dans cette université californienne, Oren a choisi d'affronter l'hostilité d'une cinquantaine de ces étudiants, rassemblés dans une vaste salle de conférences où se trouvaient près de 700 personnes, avant que la police n'intervienne et arrête onze suspects. À la suite des nombreuses manifestations anti-israéliennes dont elle avait été le théâtre, certains membres de la communauté juive organisée ont exprimé leur volonté de réagir en demandant aux donateurs et aux étudiants juifs de « boycotter » cette institution. Abraham Foxman, directeur national de l'ADL, a aussitôt exprimé sa réprobation en qualifiant cette tactique « d'inappropriée, dangereuse et contreproductive ». Dans une lettre du 17 février 2010 adressée au chancelier de l'université, Michael V. Drake, il se dit profondément gêné par le fait que des Juifs puissent utiliser une stratégie souvent appliquée à leur rencontre, en particulier dans le milieu universitaire. Sans mâcher ses mots, Foxman fait valoir qu'une université « *Judenrein* » n'est pas le but à atteindre et ne peut résoudre la « situation très délicate sur le campus ». En revanche, il insiste sur le fait que l'attitude du chancelier face aux tactiques non démocratiques de la Muslim Student Union est l'un des défis auquel il doit faire face dans le cadre de ses fonctions. Foxman fait remarquer que le mauvais déroulement de la visite de Michael Oren prouve que les efforts du chancelier pour maintenir la « civilité » ont échoué. Dans cette lettre, le directeur de l'ADL adopte un ton ferme et rappelle en conclusion que les valeurs de respect, d'intégrité et de vérité que le chancelier s'était engagé à respecter dans son discours inaugural ont été tournées en dérision par le MSU. Foxman prend soin de formuler plusieurs fois son injonction principale dans cette lettre ouverte : « Une condamnation rapide et claire est requise à chaque fois que la haine antijuive est déchaînée sur le campus de UCI. » Dans la même lettre, Foxman demande à Drake de rendre publics les résultats de l'enquête sur l'appel de fonds effectué par le Hamas au sein même de l'université. Cette enquête universitaire porte sur les allégations selon lesquelles le parlementaire britannique George Galloway, invité à UCI par l'Union des étudiants musulmans (MSU) en mai 2009, aurait violé les dispositions de la législation fédérale contre le terrorisme en récoltant des fonds pour le Hamas.

⁸⁹ Gary A. Tobin, Ariey K. Weinberg et Jenna Ferer, *The Uncivil University*, San Francisco, The Institute for Jewish and Community Research, 2005 (nouvelle édition : 2009).

Ces faits montrent que l'aspect transnational des manifestations antijuives et anti-Israéliennes rend difficile le contrôle de tels débordements sur le sol américain, en l'occurrence sur les campus. Par le biais de leitmotifs aisément repérables, l'espace universitaire se voit progressivement conquis.

★ L'EMPRISE DES LEITMOTIVS ANTIJUIFS AU SEIN DE L'ESPACE UNIVERSITAIRE

Dès lors, des questions majeures se posent : la haine d'Israël fait-elle partie désormais de la « culture des campus » à travers le monde, et en particulier aux États-Unis ? Dans quelle mesure est-il psychologiquement possible de ne plus être soumis aux effets hypnotiques des mantras qui s'abattent sur le monde universitaire tels des rapaces, éclipsant la raison ? Quelles actions ont été menées pour contrer l'anti-Israélisme et la judéophobie sur les campus ? Après un repérage des distorsions les plus fréquentes concernant le judaïsme et Israël, l'organisation SPME (*Scholars for Peace in the Middle East*) s'est formée dans le but de combattre ces leitmotifs au sein du monde universitaire.

DES STÉRÉOTYPES À VALEUR DE MANTRAS

1. L'existence de l'État hébreu n'aurait pas de base légale. Cette assertion serait justifiée par le fait qu'Israël serait un projet colonial et qu'aucun projet similaire n'aurait de droit à l'existence (Ibrahim Aoude, université de Hawaï)⁹⁰.
2. Le sionisme équivaldrait à du racisme : Joseph Massad, disciple d'Edward Saïd, relie des concepts tels que sionisme, racisme, politiques coloniales, apartheid en Afrique du Sud, et suprématie blanche.
3. Une supposée « industrie de l'Holocauste » n'aurait pour but que de faire du profit sur le dos des victimes de la Shoah : c'est ce que prétendent Norman Finkelstein et ses disciples, n'hésitant pas à accuser dans un pamphlet les organisations juives et des personnalités comme Elie Wiesel.
4. « Le judaïsme et l'identité juive sont néfastes pour la plupart des humains et sont source de problèmes pour le reste de l'humanité. » Le principal défenseur de cette venimeuse et meurtrière accusation est Helen Cullen, de l'université du Massachusetts.
5. « L'héritage de "l'Holocauste" appartient aux Palestiniens. L'État d'Israël n'en est pas le récipiendaire. » Une falsification et un renversement de l'histoire d'autant mieux véhiculés que le terme « Holocauste » nie la spécificité juive (à l'inverse de celui de « Shoah »). Cette fabrication est exprimée par Nicholas de Geneva, de l'université de Columbia⁹¹.

⁹⁰ Edward S. Beck, « *Scholars for Peace in the Middle East (SPME) : Fighting Anti-Israelism and Anti-Semitism on the University Campuses Worldwide* », in M. Gerstenfeld, *Academics against Israel and the Jews*, op. cit., p. 134-135.

⁹¹ Certains professeurs du département des Langues et cultures proche-orientales et asiatiques de Columbia (Department of Middle East and Asian Languages and Cultures, ou MEALAC) ont été accusés d'intimider des étudiants juifs. C'est ce qu'atteste le film documentaire intitulé *Columbia Unbecoming*, réalisé en octobre 2004 par des étudiants de Columbia avec l'aide du David's Project, une organisation grassroots, c'est-à-dire dédiée à une cause - en l'occurrence celle d'un traitement équilibré du conflit au Proche-Orient. Le MEALAC comprend une vingtaine d'enseignants, dont deux professeurs d'hébreu et quatre de langue et culture arabes - y compris de politique du monde arabe.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

6. « Les Palestiniens sont comparables aux Juifs qui, dans le ghetto de Varsovie, attendaient l'annihilation. » Une falsification faisant abstraction d'une minorité de nantis qui circulent dans des voitures luxueuses, habitent de superbes demeures et se font soigner dans les hôpitaux israéliens. Cette idée, qui participe à une nouvelle écriture de l'histoire, est véhiculée par Marc Ellis, de l'université Baylor.
7. « Israël est engagé dans une guerre de génocide de bas étage contre les Palestiniens » (Joshua Schreier, Vassar College).
8. L'État d'Israël serait basé sur une « mythologie », terme utilisé par Joseph Levine, de l'université de l'Ohio.

Là encore, les Juifs qui cautionnent ces accusations par le seul fait qu'ils sont juifs, ou parce que leur nom a une consonance juive, s'assurent l'accès à la une des médias si les coups assésés sont assez puissants et enrobés de suffisamment de sophismes. Cet accès est d'autant plus aisé que les candidats au succès s'insèrent dans le discours politiquement correct d'une université ou d'un groupuscule. Là encore, on rejoint l'idée de Tocqueville selon laquelle l'accès à la célébrité est rendu facile lorsqu'on adopte un discours « acceptable », témoignant cependant d'un enfermement. Or cette dernière notion contient en germe celle de fermeture, d'absence de liberté intellectuelle, si chère à l'Amérique. Une question est récurrente, leitmotiv qui pourrait devenir un glas : que seront les élites de demain, imprégnées de ce terreau judéophobe ? Loin d'être une exception rassurante, la limitation des manifestations antijuives agressives aux campus américains est prise au sérieux par les étudiants eux-mêmes. Car l'histoire montre aussi que les États-Unis sont ce laboratoire d'expérimentation qui a tant séduit les Juifs et continue de les attirer.

**LES EFFORTS POUR COMBATTRE LES PRÉJUGÉS ANTIJUIFS
À L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE-SANTA CRUZ**

Cette université est unique à bien des égards. Fondée en 1965 et disposant d'un magnifique campus qui surplombe la baie de Monterey, la University of California-Santa Cruz (UCSC) abrite 15 000 étudiants, dont 20 % environ sont juifs - c'est la plus forte proportion parmi la dizaine d'universités en Californie. En revanche, elle est aussi le théâtre de violentes explosions de rhétorique anti-israélienne, qui déstabilisent et intimident de nombreux étudiants d'origine juive. Il est vrai que ces phénomènes d'hostilité sont devenus courants dans les universités. Pourtant, à UCSC, ils ne sont pas le fait de groupes habituels, tels que des mouvements d'étudiants musulmans bien financés, de groupes anti-israéliens tels que le Committee for Justice in Palestine, ou de professeurs dirigeant des programmes d'études sur le Moyen-Orient. Il n'y a pas non plus de financement connu de chaires ou d'activités par des fonds arabes. Son caractère unique provient du fait que le sentiment anti-israélien est engendré essentiellement par des membres de la gauche politique dans l'équipe professorale à travers les divers départements⁹².

⁹²Ce paragraphe se base sur une étude conduite par Leila Beckwith, Tammi Rossman-Benjamin et Ilan Benjamin : « Faculty Efforts to Combat Anti-Semitism and Anti-Israeli Bias at the University of California Santa Cruz », in M. Gerstenfeld, *Academics against Israel and the Jews*, op. cit., p. 122.

L'un des professeurs les plus célèbres par son implication politique est sans doute Angela Davis, actuellement titulaire de la chaire de *Women's Studies* et qui a appartenu au mouvement noir radical des Black Panthers dans les années 1960. Membre du parti communiste jusqu'en 1991, elle a obtenu le prix Lénine pour la paix, remis par l'Allemagne de l'Est. Elle est aujourd'hui à la tête d'un mouvement qui milite en faveur de l'abolition de toutes les prisons. Bettina Aptheker, professeur de *Women's Studies* comme Davis, a partagé le même engagement politique qu'elle jusqu'à la même date ; elle a été l'un des leaders du mouvement intitulé Free Speech, qui, en 1964, a marqué le début de la politisation de la vie universitaire - politisation qui se poursuit de nos jours. Celle-ci se répand d'autant plus qu'elle s'articule autour des objectifs affichés de divers départements, en particulier : la justice sociale comme agent de changement social, le respect des diverses cultures et l'esprit critique. Ces valeurs sont généralement promues dans la perspective de minorités opprimées. En conséquence, un accent a été mis sur le traitement des Palestiniens par l'État d'Israël, sans toutefois considérer les menaces auxquelles l'État fait face. L'appel au retrait de l'aide militaire à l'État hébreu et à la rupture des liens avec les entreprises qui lui vendent de l'équipement a été suivi par vingt-deux membres de l'équipe professorale, dont deux directeurs de département. Neuf d'entre eux ont signé une lettre ouverte, rédigée par des Américains juifs, par laquelle ils demandaient aux États-Unis de couper toute aide à l'État d'Israël - un fait qui dément le mythe d'un soutien inconditionnel des Juifs aux États-Unis pour l'État hébreu.

Les orientations politiques de l'équipe professorale ont nécessairement un impact sur le choix des orateurs invités, sur des thèmes de débat, des sujets de thèse et des lectures conseillées. On retrouve ainsi l'imam Abdel Malik qui, invité par la Muslim Student Association, accuse publiquement Israël d'avoir perpétré les attentats du 11 Septembre. Ou encore un ouvrage de Joe Sacco intitulé *Palestine*, qui présente sous forme de bandes dessinées la vie des Palestiniens dans une perspective profondément anti-israélienne. Jusqu'en 2003 d'ailleurs, peu d'efforts avaient été déployés pour combattre le sentiment anti-israélien.

Cette année-là, à l'automne, en accord avec le doyen de l'université, une stratégie fut décidée pour lutter contre l'anti-israélisme en tant que vecteur de sentiments anti-juifs. Afin de réparer le déséquilibre des arguments sur le Proche-Orient, quatre outils furent mis au point : une série de conférences donnée par des orateurs pro-israéliens ; un enseignement pour sensibiliser à « la menace provenant du nouvel antisémitisme » et à l'hostilité croissante à l'égard des étudiants juifs ; une incitation adressée à la haute administration des universités californiennes, et en particulier de l'UCSC, au moyen de pressions diverses, à reconnaître et à faire face à ces problèmes de parti pris et de préjugés ; et la création de moyens pour les étudiants et les enseignants de lutter contre les stéréotypes. En 2005, la demande d'entrevue formulée par une étudiante, Tammi Rossman-Benjamin a finalement été acceptée par le Comité sur la liberté universitaire de l'UCSC. Cette étudiante a ainsi fait valoir que la liberté d'expression à l'université devait être tempérée par l'intégrité intellectuelle académique, qui consiste à exposer une diversité d'opinions et d'idées plutôt que de faire la promotion de certaines d'entre elles au détriment des autres⁹³.

⁹³*Ibid.*, p. 126-131.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

En conséquence, l'agitation dans les campus est demeurée un phénomène inquiétant, mais circonscrit tant que se maintient la vigilance des organisations juives et estudiantines. Cette agitation pourrait en revanche devenir une bombe à retardement si cette vigilance venait à se relâcher. Toutes les manifestations décrites plus haut témoignent du changement de perception de l'État d'Israël chez une partie des jeunes Juifs, qui s'en détachent (les sociologues relèvent un « détachement émotionnel »), comme le montrent les sondages annuels d'opinion de l'American Jewish Committee.

★ **LA MISE EN QUESTION
DU SOUTIEN À ISRAËL**

L'historien israélien et ex-ambassadeur d'Israël en France Élie Barnavi a analysé les erreurs de perception des gouvernements de l'État hébreu concernant la « béquille dorée » que constitue le soutien américain : « Les dirigeants israéliens ont tendance à surestimer la valeur de "l'engagement" américain en faveur d'Israël, la pérennité des "idéaux communs" aux deux démocraties, la puissance du judaïsme américain et l'importance de l'État juif dans le système de défense occidental. En même temps, ils sous-estiment gravement l'ampleur des intérêts américains dans le monde arabe. Or, les États-Unis ne peuvent pas se couper de celui-ci, au risque de perdre toute influence dans une région vitale pour leur sécurité⁹⁴ » Ajoutons que la polémique sur le « lobby israélien » et la pertinence stratégique d'un soutien quasi inconditionnel à Israël est régulièrement relancée. Dans le sillage du 11 Septembre, la prétendue double allégeance des Juifs aux États-Unis a pu renaître lorsque deux anciens responsables de l'AIPAC⁹⁵ ont été condamnés (en 2004) pour avoir aidé un employé du Pentagone à faire parvenir des informations secrètes à Israël.

Mis en ligne en mars 2006 sur le site de l'université de Harvard, et publié simultanément par la *London Review of Books*, un rapport de 83 pages a suscité une très vive controverse. Ses auteurs sont deux universitaires spécialistes des relations internationales, John Mearsheimer, professeur à l'université de Chicago, et Stephen Walt, professeur à la Kennedy School of Government de Harvard ; leur rapport est paru ultérieurement en douze langues, sous forme d'un épais ouvrage. En présentant le choix américain d'un soutien inconditionnel à Israël comme le fruit d'une influence disproportionnée d'AIPAC, le livre de ces deux universitaires participe au recyclage d'un ancien mythe : celui du Juif manipulateur en politique étrangère. Précisons que le centre auquel appartient Stephen Walt a pour fonction de former des hauts fonctionnaires. Tentant d'expliquer la relation spéciale qui lie l'Amérique à Israël, Mearsheimer et Walt ont, dans une étude qui se pare d'un sérieux tout académique, fait renaître la polémique autour du rôle du « lobby pro-israélien » dans la politique étrangère américaine au Moyen-Orient.

⁹⁴Élie Barnavi, *Une histoire moderne d'Israël*, Paris, Flammarion, 1988, 2e édition, p. 322.

⁹⁵L'American Israel Public Affairs Committee est un puissant lobby juif américain pro-israélien dont l'un des piliers est formé par les chrétiens évangéliques qui soutiennent la notion d'un « Grand Israël » nécessaire, selon eux, au retour du Messie.

S'appuyant sur force arguments, ils déplorent les choix pro-israéliens faits depuis plus de vingt ans au nom des désavantages qu'ils comporteraient pour leur pays. Selon eux, ce mauvais choix diplomatique aurait été imposé au Congrès par le « lobby pro-israélien » (c'est-à-dire l'AIPAC), qui se positionne en faveur d'un Israël armé et puissant, essentiellement en raison d'impératifs sécuritaires. C'est l'une des raisons pour lesquelles l'AIPAC se trouve en porte-à-faux avec la majorité des Juifs aux États-Unis : ceux-ci votent en effet pour le parti démocrate et ne sont pas convaincus de la nécessité de poursuivre la colonisation dans les territoires disputés, même s'ils soutiennent l'État hébreu. Cependant, en tant que lobby ethnique, l'AIPAC demeure bien un acteur majeur de la politique américaine au même titre que les autres groupes de pression ethniques. En ce sens, critiquer son influence comme une « anomalie allant à l'encontre de "l'intérêt national" révèle une incompréhension de l'élaboration complexe des intérêts nationaux dans des démocraties pluralistes⁹⁶ ». Certes, on l'a vu, la puissance de l'AIPAC fait des jaloux, car il est le troisième lobby le mieux financé de Washington, derrière les fabricants de cigarettes et les défenseurs du port d'armes⁹⁷.

À l'automne 2006, un autre événement majeur a heurté les Américains juifs concernés : la parution de l'ouvrage de l'ancien président Jimmy Carter. *Palestine: Peace not Apartheid* reprenaient les termes du débat autour du rapport de Walt et Mearsheimer, notamment lors de ses entretiens avec la presse. De la part d'un ancien partisan de l'État hébreu, la comparaison établie entre Israël et l'Afrique du Sud du temps de l'apartheid a engendré une violente polémique. Les sondages montrent de façon quasi constante que deux tiers des Américains disent soutenir Israël dans le conflit - contre un tiers des Français. Jean-Marc Dreyfus repère aussi une conjonction de facteurs laissant croire que de telles critiques ne pourraient s'exprimer : « Les positions du Parti démocrate, acquies de longue date à la cause d'Israël sous la pression de ses électeurs et donateurs juifs, le ralliement de la droite chrétienne à un sionisme eschatologique, le poids idéologique des néo-conservateurs⁹⁸ ».

En éclatant dans l'espace public américain, « l'affaire Walt-Mearsheimer » a montré que les critiques radicales à l'encontre d'Israël et les campagnes antisionistes qui s'étaient exprimées quelques années auparavant sur les campus universitaires (au cours d'une vague d'appels au *divestment*⁹⁹ provenant de la gauche américaine) gagnaient aussi la sphère publique.

⁹⁶ Pauline Peretz et Peter Hägel, « La polémique sur le "lobby pro-israélien" », *La vie des idées*, n° 21, avril 2007 : Israël Autrement, p. 71-84.

⁹⁷ En avril 2008 est apparu *Jstreet*, un nouveau lobby qui se définit comme « le bras politique du mouvement pro-Israël et en faveur de la paix » et s'attache à promouvoir un État palestinien vivant côte à côte avec l'État hébreu. Il privilégie les solutions diplomatiques en s'opposant aux réponses militaires d'Israël. Mouvement de gauche, il est censé représenter les Américains juifs, en particulier « ceux qui sont éclairés par des vues progressistes et des valeurs juives », mais pas exclusivement : il représente aussi tous les « supporters » d'Israël. Certains de ses détracteurs font valoir qu'il se positionne moins en faveur d'Israël que d'une résolution négociée du conflit, qui serait au détriment de l'État hébreu.

⁹⁸ Jean-Marc Dreyfus, « Cette gauche qui veut "désinvestir Israël" : les campagnes antisionistes aux États-Unis », *La vie des idées*, n° 21, avril 2007, p. 86.

⁹⁹ C'est-à-dire au désinvestissement économique de l'État hébreu.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Pour ne citer qu'un exemple, Noam Chomsky, désormais internationalement connu pour sa critique de la politique américaine, a appelé en mai 2002 les universités américaines, et en particulier le réputé Massachusetts Institute of Technology (MIT), à vendre les actions d'entreprises travaillant avec Israël¹⁰⁰.

Contrairement à une opinion répandue, la communauté juive américaine n'a jamais montré une approbation inconditionnelle à l'endroit des gouvernements israéliens successifs, comme cela a été le cas d'autres communautés diasporiques. Au sein de l'establishment, des personnalités siégeant à la Conférence des présidents ont notamment fait savoir leur opposition à la guerre du Liban en 1982 et leur désaccord avec la politique menée dans les territoires disputés. Quel est le rôle des médias dans ce changement de perception et d'attitude de l'État hébreu ?

★ **DE L'EMPRISE DES
JUIFS SUR LES MÉDIAS...**

La relation entre les Juifs et les médias fait partie des domaines où le mythe du « pouvoir juif » est sans doute le plus présent.

Le mot « emprise », qui s'impose par sa récurrence dans les journaux et sur internet pour qualifier l'influence des Juifs sur les médias, fait appel plus ou moins consciemment à des images de rapaces, de pieuvres ou de vampires, trois stéréotypes amplement utilisés dans les bandes dessinées à tendance antijuive. Depuis le pamphlet des *Protocoles des Sages de Sion*, il est un mythe vivace selon lequel une conspiration juive mondiale s'appuierait sur une manipulation fondée sur la presse, qui étendrait son filet telle une pieuvre ses tentacules. Cette vision biaisée s'est répandue aux États-Unis dans les années 1920 à l'initiative du célèbre industriel Henry Ford. Elle s'est étendue aux domaines du théâtre et du cinéma dans lesquels, on l'a vu, les Juifs ont trouvé un créneau puisqu'ils n'étaient pas encore constitués en fiefs fermés. Dans le lexique de l'antisémitisme, le contrôle des médias est l'un des stéréotypes les plus efficaces, surtout s'il s'intègre au mythe relayé par les pays arabes d'une « conspiration juive mondiale » dont Israël serait un centre secrétant un poison sioniste qui ou bien figerait le reste du monde, ou bien le viderait de son sang - si ce n'est les deux.

Au risque de schématiser, on peut résumer ce qui ressemble à un phénomène de perception en disant que pour les non-juifs, la presse est un bastion juif et que pour les Juifs, en particulier ceux qui sont affiliés à une communauté, la presse véhicule des préjugés antisémites. Or, comme l'affirme le journaliste américain Jonathan Jeremy Goldberg, ces deux vues opposées contiennent chacune une part de vérité. Environ 5 % de Juifs travaillent dans les médias américains, notamment dans les quatre grands quotidiens : le *New York Times*¹⁰¹, le *Los Angeles Times*, le *Washington Post* et le *Wall Street Journal*. Étant donné leur faible pourcentage dans la population américaine (environ 2 %), ce sentiment de

¹⁰⁰ Sur le thème du désinvestissement économique de l'État hébreu aux États-Unis, lire J.-M. Dreyfus « Cette gauche... », art. cit. Ce passage reprend des éléments de F. Ouzan, *Histoire des Américains juifs*, op. cit.

¹⁰¹ Aujourd'hui, le *New York Times*, qui comprend au moins autant de journalistes non-juifs, est accusé par certains de partis pris antijuif, dans la mesure où il donne la parole à des journalistes juifs « libéraux », dont la critique de l'État hébreu peut, selon l'American Jewish Committee, attiser l'antisémitisme. Voir Patricia Cohen, « Essay Linking Liberal Jews and Anti-Semitism Sparks a Furor », *The New York Times*, 31 janvier 2007.

surreprésentation est accru par l'existence d'une élite dans le monde des médias, et en particulier du spectacle hollywoodien. Or les Juifs affiliés à une communauté s'accordent à dire que le traitement de l'information, aujourd'hui, n'est guère favorable à Israël. Depuis un quart de siècle, les activistes engagés dans les diverses communautés juives américaines s'évertuent à dénoncer la tendance de la presse à se focaliser sur les faiblesses de l'État d'Israël, sans considérer les tragédies qu'engendre le terrorisme.

Selon le journaliste Morley Safer, du magazine d'information *60 Minutes* (de la chaîne CBS News), « le problème que rencontre certains journalistes est que dans l'atlas de leur esprit, Israël est quelque part dans le Westchester et non pas au Levant. Ils utilisent donc les critères propres au Westchester et non ceux du monde byzantin [...]. Le problème, c'est qu'on parvient à une sorte de curieuse double échelle d'évaluation¹⁰² ». C'est également l'avis d'une large partie de la communauté juive américaine, aussi fragmentée soit-elle. Dans un sondage de 1994, 54 % des personnes interrogées (Américains d'origine juive) déclarent que les médias américains jugent plus durement Israël que les pays arabes. En 1989, alors que l'Intifada fait l'objet de reportages à travers le monde, 79 % des Juifs aux États-Unis ressentent ce manque de mesure. Ce phénomène semble accentué par la diffusion des publications de l'American-Arab Anti-Discrimination Committee (ADC), qui consacrent un grand nombre de leurs articles aux atteintes aux droits de l'homme commis par les Israéliens, ne mentionnant que rarement les questions de manquements aux droits de l'homme et le mépris de la démocratie qui ont cours dans les pays arabes¹⁰³.

Récemment, Nonie Darwish, journaliste et écrivain égyptienne ayant vécu à Gaza et aujourd'hui américaine, a créé un mouvement - encore marginal - nommé Arabs for Israel. Bien que son père ait été tué par l'armée israélienne en tant que terroriste, elle reconnaît et exprime l'apport bénéfique de la démocratie israélienne au Proche-Orient. Elle déplore que les pays arabes maintiennent les Palestiniens de la bande de Gaza dans un état de pauvreté qui contraste avec celui du Hamas. Elle précise que les vivres et les biens de ce groupe terroriste sont rassemblés dans les bunkers où se tiennent ses membres. C'est aussi depuis leurs bunkers, écrit-elle sur son site, qu'ils lancent des roquettes contre Israël, tandis que la réplique israélienne fait inévitablement des victimes civiles chez les populations palestiniennes ainsi exposées. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle déplore le déséquilibre et l'incompréhension des médias dans la couverture des événements qui touchent à l'État hébreu¹⁰⁴.

Les médias peuvent-ils à la fois être dominés par des Juifs et exprimer un préjugé anti-israélien ? Première remarque : les Juifs qui travaillent au sein des médias viennent essentiellement des secteurs de la communauté les plus assimilés, comme d'ailleurs la plupart des Juifs influents. En outre, le journalisme requiert une distance et, certains exagèrent ce recul pour ne pas courir le risque d'être accusés de partialité.

¹⁰² Cité in Jonathan Jeremy Goldberg, *Jewish Power. Inside the American Jewish Establishment*, Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1996, p. 280-281.

¹⁰³ *Ibidem*.

¹⁰⁴ Voir le blog de Nonie Darwish, *Arabs for Israel*, consultable à l'adresse suivante : <http://arabsforisrael.blogspot.com/>.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Des journalistes célèbres comme Anthony Lewis et Thomas Friedman du *New York Times* - un journal considéré par le passé comme une des institutions américaines les plus juives, ou comme Mike Wallace de CBS News, reconnaissent que c'est précisément leur attachement à l'État hébreu qui les incite à se focaliser sur ses failles.

Ces Américains juifs sont-ils sous l'influence d'un discours progressiste aux relents anti-israéliens politiquement corrects, ou sous celle du transnationalisme qui ouvre la porte à un discours codifié sur l'État hébreu ? Ou bien des deux ? Dans cette perspective, on ne peut s'étonner des résultats des sondages révélant le désintéret à l'égard d'Israël, surtout chez les moins de 35 ans. Israël serait-il désormais devenu gênant par rapport à leur vision de l'Amérique ? Le regard de l'autre les pousserait-il à abandonner une particularité non compatible avec le discours politiquement correct ?

Chez nombre d'Américains juifs dont le lien à la judéité est ténu et dont le contenu de l'identité juive est très mince, ce phénomène survient de plus en plus, étant donné l'importance de l'assimilation. L'exogamie concerne environ 52 % des mariages. Dans ce cadre, il est fréquent que les enfants n'aient pas reçu suffisamment de connaissances sur le judaïsme pour y trouver un contenu positif, et donc qu'ils n'aient pas une identité à défendre. Cependant, cela n'est pas vrai de tous les mariages mixtes. Des sociologues ont en effet prouvé, dans un certain nombre de couples, l'implication importante voire supérieure du conjoint converti dans l'éducation juive. Si la « nouvelle judéophobie » a donc un impact sur la façon dont les Juifs sont perçus par les non-juifs, certains Juifs progressistes eux-mêmes contribuent à l'exclusion dont sont victimes ceux qui choisissent de s'identifier à Israël.

★ **LA PENSÉE « PROGRESSISTE »
JUIVE FACE À DES ENJEUX SENSIBLES**

À l'heure où la haine des Juifs a été globalisée (ce qui était inconcevable il y a 60 ans), qu'y a-t-il de nouveau dans

la judéophobie ? Dans plusieurs pays, divers chercheurs ont cherché à répondre à cette question. Selon Alvin Rosenfeld, tandis que la « nouvelle judéophobie » a recours au même répertoire de stéréotypes que par le passé, le sentiment antijuif adopte de multiples formes et évolue. L'une de ses caractéristiques majeures est qu'il questionne non plus seulement la politique israélienne, mais l'essence même de l'État d'Israël. Si l'enfermement des progressistes juifs est idéologique, il s'articule autour du rejet de la particularité de l'existence juive et du renvoi de l'État d'Israël au ban des nations. On peut y voir deux figures d'une même idée. Certes, ceux qui mettent Israël au ban des nations appartiennent aussi bien à la droite qu'à la gauche, aux élites qu'aux classes peu éduquées. Ils s'en trouvent parmi les chrétiens comme parmi les musulmans. En revanche, le phénomène le plus inattendu de ce « nouvel antisémitisme » ou de cette « nouvelle judéophobie » est bien la présence dans la sphère publique de Juifs qui s'attirent une notoriété en participant aux violentes accusations contre l'État juif et le sionisme¹⁰⁵.

¹⁰⁵ Ce phénomène n'est pas nouveau et concerne aussi certains Israéliens de gauche.

Là encore, ils viennent de tous les horizons et ne se limitent pas aux « progressistes ». Parmi ces derniers, on trouve aussi bien des ultra-orthodoxes de la secte Neturei Karta, qui pensent qu'un État juif en avance sur les temps messianiques est à combattre, que des membres de l'extrême gauche, pour qui l'existence juive n'a pas besoin d'un État. David A. Harris, directeur de l'American Jewish Committee, affirme que « lorsqu'il s'agit d'attirer l'attention des médias [...], ce sont les soi-disant “progressistes” juifs antisionistes qui se taillent la part du lion¹⁰⁶ ».

L'antisionisme étant *a priori* plus respectable que l'antisémitisme, les « progressistes » s'y attaquent avec une rare virulence. L'universitaire anglaise Jacqueline Rose relègue aux oubliettes tout fait historique : pour elle, le sionisme est une forme de « démence collective ». Aux yeux de l'américain Joel Kovel, les Juifs doivent renoncer à leur « particularisme » et à l'État juif, qu'ils doivent « annihiler¹⁰⁷ ».

Un bref coup d'œil à l'histoire nous rappelle qu'aux États-Unis, l'opposition au sionisme est ancienne. Avant la création de l'État hébreu, elle était forte, en particulier chez les marxistes juifs qui voyaient derrière le sionisme l'impérialisme, le colonialisme, le racisme, bref tous les « ismes » exprimant une idéologie contraire à la leur. Pour des raisons très différentes, le courant « réformé » (*Reformed Jews*), composé en majorité de Juifs assez bien assimilés, n'a pas partagé, dans le passé, l'idée d'une nation juive indépendante. Mais une fois que la souveraineté politique est devenue un fait et que les réalisations et les défis de l'État d'Israël sont apparus comme une source de fierté pour les Américains juifs (sauf pour les ultra orthodoxes), l'antisionisme a perdu de son impact. Cela s'est surtout vérifié après la guerre des Six Jours en 1967, quand s'est profilée l'ombre d'une autre extermination du peuple juif que les pays arabes voulaient « jeter à la mer ». Cependant, à la fin du XXe siècle, tandis que la mémoire de la Shoah perdait de son acuité, les signes d'un regain de l'antisionisme sont redevenus évidents, surtout parmi les Juifs de gauche ou d'extrême gauche.

En ce sens, l'historien Tony Judt a fait des émules lorsqu'il s'est imposé sur le devant de la scène médiatique en affirmant de façon provocante : « Israël est mauvais pour les Juifs ». À coup d'articles publiés dans les revues américaines *The Nation*, *The New York Review of Books* et le journal israélien *Ha'aretz*, il a qualifié l'État d'Israël d'« anachronique » et l'a accusé d'être la cause principale d'un « nouvel antisémitisme ». S'il est vrai que ce nouveau concept, souvent interchangeable avec celui de judéophobie, est bien lié à l'anti-israélisme ou à la haine d'Israël considéré comme un État paria, le raccourci est un peu rapide. La haine d'Israël est souvent entretenue par les médias qui, faute de temps, montrent les images les plus spectaculaires du conflit ou se contentent de ne rapporter qu'un seul aspect des choses.

¹⁰⁶ David A. Harris, avant-propos de la brochure rédigée par Alvin H. Rosenfeld, intitulée *Progressive Jewish Thought and the New Antisemitism*, American Jewish Committee, 2006. Citons son point de vue sur la question des « progressistes juifs » : « Il peut y avoir un désaccord et un débat salutaires au sein d'une famille ou d'un pays, s'agissant de la conduite à suivre, mais en aucun cas au sujet de son droit fondamental à exister. » Harris et Rosenfeld ont été critiqués dans un article du *New York Times* qui rejetait leur « amalgame » entre Juifs libéraux, antisionisme et sentiment antijuif. Patricia Coben « *Essay Linking Liberal Jews...* », art. cit. (Notons qu'il s'agit de ne pas confondre « libéraux » avec « progressistes » ou « radicaux », en maintenant les degrés qui les séparent.)

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 6.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Or, cette haine véhicule le sentiment antijuif et, à l'inverse, le sentiment antijuif conduit à la haine d'Israël en tant qu'État souverain et État des Juifs. En prenant soin d'annoncer que « le temps [est] venu de penser l'impensable », Judt propose de remplacer l'État juif par un État binational composé de Juifs et d'Arabes¹⁰⁸. Il n'est un secret pour personne qu'une telle entité serait vite dominée démographiquement par les seconds et qu'une minorité juive, alors, y serait au mieux tolérée. La fin d'une existence nationale juive rappelle d'autres formes d'opposition chrétienne au particularisme juif¹⁰⁹. Et là encore, l'opposition à Israël prend ses racines dans l'antijudaïsme.

Alvin Rosenfeld cite d'autres universitaires, comme Daniel Boyarin, professeur de Talmud à l'université de Berkeley, en Californie. Il dénonce par exemple chez ce dernier l'utilisation d'une rhétorique qui frappe les esprits pour mettre en scène ses sentiments : « Je crains que mon judaïsme ne se meurt à Nablus [Naplouse] [...] et Al Khalil [Hébron]¹¹⁰ ». L'analyse de Pierre-André Taguieff est ici utile pour décrypter ce phénomène désormais répandu. La figure démonisée qui associe Juifs, Israéliens et sionistes s'inscrit dans « une opposition manichéenne massivement diffusée: les victimes innocentes (Arabes-Palestiniens)/les bourreaux sanguinaires (Juifs-Israéliens). Un pro-palestinisme passionnel est ainsi jumelé à un anti-israélisme compulsif. Pour fonctionner avec une efficacité maximale, ce motif de propagande s'articule à des amalgames polémiques en rafale dont on peut reconstruire la logique¹¹¹ ».

Il y a aussi des artistes, écrivains ou poètes, et ceux ou celles dont les identités sont multiples, comme survivant de la Shoah ou enfant de survivant, qui cautionnent l'analogie établie entre les soldats d'Israël qui doivent défendre leur pays et les nazis... Leurs noms ? Irena Klepfisz, poète et survivante, Douglas Rushkoff, écrivain et homme des médias, qui n'est pas contre Israël, mais qui perçoit ce pays comme « un camp de réfugiés nationalisé¹¹² ».

Dans le cas des personnes citées, l'identité juive s'exprime en opposition à l'État d'Israël. Ce choix personnel, conforme à un certain type de discours, tend à cautionner et à banaliser les analogies entre les soldats d'Israël et les nazis. Alvin Rosenfeld conclut qu'il existe une tendance chez les Américains juifs qui se considèrent comme « progressistes » à adopter des positions foncièrement négatives sur le sionisme et sur l'État hébreu. Il reconnaît aussi dans leurs écrits une indignation qui provient du fait que cet État, à leurs yeux, est coupable de trahison. Rosenfeld ajoute : « Peu importe si plus d'un millier de ses citoyens ont été assassinés ces dernières années et que des milliers d'autres soient mutilés à vie¹¹³ ».

¹⁰⁸ Rosenfeld, *Progressive Jewish Thought and the New Antisemitism*, op. cit., p. 15.

¹⁰⁹ C'est ce que montre le journaliste et essayiste Benjamin Balint dans « *Future Imperfect: Tony Judt Blushes for the Jewish State* », in Edward Alexander et Paul Bogdanor (dir.), *Jewish Divide over Israel: Accusers and Defenders*, New Brunswick (New Jersey), Transaction Publishers, 2006, p. 65-75.

¹¹⁰ Rosenfeld, *Progressive Jewish Thought and the New Antisemitism*, op. cit., p. 17.

¹¹¹ Taguieff, *La Nouvelle Judéophobie*, op. cit., p. 93.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ Rosenfeld, *Progressive Jewish Thought and the New Antisemitism*, op. cit., p. 18.

Le problème, poursuit-il, est que ces détracteurs sont prêts, pour arriver à leur but (faire d'Israël un État paria), à payer n'importe quel prix (condamnations unilatérales pour non-respect des droits de l'homme, boycotts, campagnes de *divestment*...) ¹¹⁴. Le message des intellectuels progressistes est véhiculé par une rhétorique où abondent les expressions marquant la colère à l'égard de l'État d'Israël (accusé tour à tour de racisme, de fascisme ou d'apartheid). Pour citer le plus connu, Noam Chomsky, parrain du progressisme, critique le sionisme et considère la solution de deux États comme la seule valable - avant la solution « optimale », qui consiste selon lui à supprimer tout État...

Les dangers d'un code culturel politiquement correct et transnational inquiètent certains observateurs. D'aucuns se demandent si la violence de la rhétorique contre Israël et le sionisme ne correspondrait pas à un malaise identitaire ou à une crise dont l'aboutissement serait l'expression d'une identité juive, souvent laïque, mais aussi « réformée » (au sens religieux), en opposition à l'État hébreu. Quand le débat s'élève et perd sa sérénité, on note qu'il peut s'articuler autour de l'opposition entre « Juif universel » et « Juif de territoire » ¹¹⁵.

★ LE PARTI PRIS POUR ISRAËL ET LA MODIFICATION DU RAPPORT À AUTRUI

Deux exemples suffisent à montrer en quoi défendre le droit à exister de l'État

hébreu, et en particulier soutenir la politique de l'État, peut bouleverser le rapport à l'autre. Phyllis Chesler, une féministe américaine de gauche, apporte un témoignage émouvant sur sa désillusion dans son livre *The New Antisemitism* (2003) rédigé presque à son corps défendant. Elle explique sa démarche en ces termes : « Je trouve cela incroyable d'écrire un livre sur un nouveau langage antisémite, si intimement lié aux événements du 11 Septembre. Qui aurait pu penser qu'un tel travail aurait été nécessaire au XXI^e siècle ? [...] Mais je dois le dire haut et fort. Quelque chose d'affreux est en train d'arriver aux Juifs dans le monde. Si la violence quotidienne et la propagande déchaînée contre eux n'est pas contrecarrée avec efficacité, je crains que les Juifs soient à nouveau sacrifiés sur l'autel d'un monde devenu fou et à la recherche d'un bouc émissaire ¹¹⁶ ».

Il n'est pas inutile de méditer chacune de ces phrases, même si leur ton alarmiste peut rebuter certains d'entre nous. Phyllis Chesler est une féministe américaine réputée et respectée, qui appartient à la gauche politique ¹¹⁷.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 19.

¹¹⁵ Elisabeth Roudinesco, *Retour sur la question juive*, Paris, Albin Michel, 2009.

¹¹⁶ Phyllis Chesler, *The New Antisemitism. The Current Crisis and What We Must do about it*, San Francisco, Jossey Bass, 2003, p. 3 (paru en français sous le titre *Le Nouvel Antisémisme*, Paris, Eska, 2005).

¹¹⁷ Remarquons que, traditionnellement, les Juifs aux États-Unis sont « libéraux » et qu'ils votent en majorité pour le camp démocrate.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

Si elle ne mâche pas ses mots, c'est qu'elle a profondément souffert d'avoir été rejetée par ses pairs pour s'être identifiée à Israël : « Mon cœur est brisé par le silence malicieux et intentionnel des progressistes et des universitaires sur le thème de l'antisémitisme et du terrorisme¹¹⁸ ». Elle ne cache pas que ce silence, elle le vit comme une trahison. Chesler parvient à la conclusion qu'il n'est plus possible pour elle de faire confiance aux « intellectuels publics ». N'est-ce pas une réminiscence de Tocqueville, dénonçant « l'enfermement » dont ces derniers peuvent être victimes ? Rappelons ce texte ô combien pertinent : « En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au-dedans de ces limites, l'écrivain est libre, mais malheur à lui s'il ose en sortir. [...] La carrière politique lui est fermée : il a offensé la seule puissance qui ait la faculté de l'ouvrir. On lui refuse tout, jusqu'à la gloire. » L'engagement pour Israël est ici l'offense, et l'exclusion en est la punition.

Une autre activiste de gauche, Mimi Schwartz, a éprouvé ce même sentiment de trahison de la part des non-juifs une fois que son engagement pour l'État hébreu a été connu¹¹⁹. Fille d'anciens réfugiés venus d'Allemagne pour immigrer aux États-Unis, elle est proche de la revue juive de gauche *Tikkun*. C'est dans un établissement d'enseignement supérieur du New Jersey où elle a enseigné pendant 22 ans, qu'elle a fait l'expérience du « nouvel antisémitisme », qui a pris la forme de tracts antisémites dans lesquels Hitler et des soldats israéliens ont la même stature tandis que le Christ est crucifié sur une étoile de David. En bas du dessin, la légende conjure « Arrêtez le meurtre, libérez les Palestiniens ». Mimi Schwartz explique qu'elle s'est moins sentie blessée par les tracts que par la réaction qu'ils ont engendrée. Ses collègues et amis de longue date, de gauche pour la plupart, n'ont pas voulu ramasser les feuilles, distribués sans permission, et ont répondu que c'était « l'occupation israélienne [qui était en jeu] et que reprendre les tracts serait une conspiration ».

Comment le libéralisme américain a-t-il pu prendre un tel chemin ? Deux réponses antithétiques peuvent se rencontrer chez les Juifs de gauche. La première consiste à accepter la thèse de la gauche politique dans son ensemble et évoluer de « critique de la politique israélienne » à « opposant au sionisme ». La seconde consiste à s'éloigner de la gauche pour se rapprocher de l'État hébreu, qui devient le vecteur identitaire majeur. Comment résumer le rôle du sentiment antijuif dans l'attachement à l'État d'Israël ?

Selon un sondage de l'AJC réalisé en 2004, seuls 6 % de Juifs aux États-Unis pensent qu'il n'existe pas d'antisémitisme dans leur pays. Insistons toutefois sur le statut particulier qui est le leur par rapport à d'autres diasporas : hormis une minorité d'orthodoxes, ils sont américains avant d'être juifs¹²⁰. Généralement, en diaspora, le sentiment antijuif et ses manifestations provoquent trois types de réactions identitaires.

¹¹⁸ Danny Ben-Moshe, « *The New Antisemitism, Jewish Identity and the Question of Zionism* », in Danny Ben-Moshe et Zohar Seguev (dir.), *Israel, the Diaspora and Jewish Identity*, Brighton, Sussex Academy Press, 2007, p. 12. L'auteur analyse avec perspicacité le désarroi et la trahison ressentie par Chesler.

¹¹⁹ Danny Ben-Moshe pose la question suivante, à partir du cas de Phyllis Chesler : « Si l'identification à Israël est la cause de l'exclusion personnelle, est-ce qu'Israël est aussi le sanctuaire, pas dans un sens physique, mais dans un sens spirituel, intellectuel, philosophique et politique ? », art. cit., p. 12.

¹²⁰ Lire Ouzan, *Histoire des Américains juifs*, op. cit. C'est l'une des thèses soutenues dans cet ouvrage. Sur la convergence entre identité nationale et identité juive américaine, voir p. 160-168.

La première consiste à se rapprocher d'Israël, à la faveur de la mémoire de la Shoah conjuguée à un sentiment d'insécurité qui sommeille plus ou moins selon les périodes. L'*aliya* ou montée vers Israël peut devenir l'expression de ce choix identitaire¹²¹. Cependant, aux États-Unis, celui-ci demeure largement minoritaire. Il concerne surtout les *Orthodox* ou *Modern Orthodox*. Au sein de l'orthodoxie américaine, de nombreuses critiques se sont élevées contre le gouvernement israélien suite au désengagement du Gush Katif ou bande de Gaza à l'été 2005, tandis que le sionisme laïque devenait l'objet de vives critiques¹²². Une deuxième réaction consiste à conforter des « mécanismes de protection démocratiques et multiculturels contre l'antisémitisme en renforçant l'identité du pays de résidence, sur la base d'une identité davantage bundiste que sioniste »¹²³. En effet, pour les Juifs bundistes, l'identité juive devrait s'épanouir dans le pays d'accueil plutôt qu'en terre d'Israël. Enfin, une troisième réaction (qui, comme on l'a vu, concerne une minorité de Juifs) consiste à épouser les thèses antisionistes, et ce davantage au sein de la gauche politique. À long terme, ce phénomène est susceptible de s'étendre¹²⁴.

★ CONCLUSION

Le « nouvel antisémitisme » se distingue bien de l'« ancien » sur quatre points majeurs. En premier lieu, il a été globalisé et par le biais d'internet, il traverse désormais les frontières en quelques instants. En second lieu, il reprend des thèmes traditionnels tels que le prétendu aspect prédateur et manipulateur des Juifs, mais se caractérise surtout par son caractère multiforme et toujours en évolution. En troisième lieu, le nouvel antisémitisme prend souvent la forme de l'antisionisme. Par opposition, la notion même de sionisme s'en trouve souillée, tandis que lui sont accolés des stigmates tels que colonialisme, apartheid et racisme - une polémique entretenue par la sortie de l'ouvrage de Jimmy Carter. Dans la perspective de l'ancien président américain se trouve balayé du même coup ce que représente véritablement le sionisme¹²⁵ : la dynamique d'un peuple qu'on a tenté d'expulser hors de l'humanité au cours des siècles, pour le conduire à l'extermination dans l'indifférence de la plupart des nations. Dirigé essentiellement contre l'État juif, le « nouvel antisémitisme » ne vise pas seulement les politiques israéliennes, mais la légitimité de l'État hébreu. De telles idées sont aussi véhiculées par les radicaux parmi les Américains juifs.

¹²¹ C'est ce que soutient Danny Ben-Moshe (« *The New Antisemitism...* », art. cit., p. 12).

¹²² Voir Chaim I. Waxman, « *Israel and Orthodox Identity. The American Experience* », in D. BEN-MOSHE et Z. SEGEV (dir.), *Israel, The Diaspora and Jewish Identity*, op. cit., p. 59.

¹²³ Ben-MosheE, art. cit., p. 19.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 20.

¹²⁵ Pour une approche détaillée des facettes de ce concept, voir Denis Charbit, *Sionismes. Textes fondamentaux*, Paris, Albin Michel, 1998 et Dominique Bourel(dir.), *Le sionisme dans les textes*, Paris, CNRS éditions, 2008.

★ **MANIFESTATIONS ET MUTATIONS DU SENTIMENT
ANTI-JUIF AUX ÉTATS-UNIS :
ENTRE MYTHES ET REPRÉSENTATIONS**

En quatrième lieu, la judéophobie la plus virulente aujourd'hui se rencontre dans le monde musulman et non dans le monde chrétien ; cependant, les « radicaux juifs » ou progressistes, qu'ils soient aux États-Unis, en Grande-Bretagne ou dans d'autres parties du globe, renforcent les discours haineux des antisémites, axés sur la délégitimation, puis sur la destruction de l'État d'Israël. Dans la mesure où une large majorité d'Américains juifs sont libéraux, il est important de ne pas confondre ce dernier terme avec celui de « progressistes » ou de « radicaux ».

Si, aujourd'hui, l'inquiétude n'est pas de mise, quelques incertitudes pourront se faire jour si la mémoire de la Shoah institutionnalisée ne bénéficie plus du soutien officiel américain. Il existe bien, aux États-Unis, un danger virtuel qui peut se concrétiser dans un avenir plus ou moins proche, quand la part des Juifs assimilés dans la population descendra au-dessous de la barre de 2 % et qu'ils ne jouiront plus de l'écoute ni de l'influence qu'ils ont aujourd'hui. Les *White Supremacists*, eux, se plaisent à ironiser sur l'éventualité d'une Amérique majoritairement de couleur, où le bouc émissaire blanc serait le Juif. Si les flambées de haine raciale répondent en partie à un modèle repérable dans le passé de l'Amérique, comme nous l'avons montré, alors les Juifs pourront se sentir menacés dès lors que les organisations chargées d'encourager la tolérance et de défendre les droits des Juifs aux États-Unis perdront leur vigilance.

On l'a vu, l'une des ambiguïtés de la démocratie réside dans le fait que les discours antisémites et violemment antisionistes sont autorisés au nom de la liberté d'expression, comme tout autre type de discours. En revanche, aujourd'hui, les États-Unis demeurent le pays qui a donné aux Juifs la possibilité de conjuguer leurs identités diverses à l'identité américaine nationale. Il est probable que demain, lutter contre les manifestations antijuives - qu'elles soient liées ou non à l'État d'Israël - sera plus difficile dans la mesure où la judéophobie s'inscrit dans une configuration antijuive mondiale en cours de consolidation, que le transnationalisme rend efficace.

Il est impensable que la communauté juive américaine puisse un jour disparaître. Ce qui peut changer, c'est la manière des Juifs de se définir face au judaïsme, à Israël et au reste de la diaspora. La création du lobby JStreet, en 2008, qui tente de contrebalancer le lobby pro-israélien AIPAC, est un signe de ce changement. Désormais, une frange d'Américains juifs, plus à gauche ou plus critiques vis-à-vis de la politique de l'État israélien, soutient la création d'un État palestinien aux côtés de l'État hébreu par le biais d'un règlement diplomatique du conflit. Ce changement au sein du leadership juif américain montre une évolution du profil de la communauté organisée au cours des récentes années vers plus de laïcité (moins d'orthodoxie), même si le noyau des Juifs orthodoxes est très dynamique.

Les discours progressistes à coloration antijuive et les préjugés à l'égard du judaïsme contenus dans certains manuels scolaires et dans certains films, ainsi que l'anti-israélisme véhiculé dans les universités auront-ils un impact sur les nouvelles générations de Juifs ? L'avenir le dira. Aux États-Unis comme dans le reste du monde, l'antisionisme a bien permis le recyclage d'un antisémitisme autrement inavouable.

Il est devenu une cause qui non seulement permet de recycler un sentiment souvent viscéral, mais qui remplit aussi une double fonction idéologique et psychique au sein d'un monde marqué par les remaniements de l'identité politique depuis la chute du Mur de Berlin et l'effondrement de l'URSS¹²⁶.

Nous avons montré que même si, aux États-Unis, les sentiments antijuifs et leurs manifestations n'ont jamais connu la même ampleur et le soutien gouvernemental qu'ils ont eu en Europe, il n'existe pas d'« exceptionnalisme » américain dans ce domaine. S'il est possible de dire qu'aujourd'hui l'antisémitisme se focalise surtout autour de l'État hébreu et du sionisme, on peut remarquer que certains universitaires juifs en sont parfois indirectement les vecteurs, aux États-Unis comme ailleurs. Ce phénomène nouveau est préoccupant pour trois raisons : la globalisation de la judéophobie, la pénétration d'opinions radicales dans les campus universitaires et la caution apportée aux antisémites par les Juifs radicaux.

Outre les organismes de défense déjà anciens de la communauté juive organisée, des organisations *grassroots*, c'est-à-dire créées pour les besoins d'une cause spécifique, ont été récemment appelées à se développer pour informer, à visage découvert, étudiants, grand public et Américains juifs. À l'intention de ces derniers, elles se sont attelées à une tâche complexe : renforcer le contenu positif de l'identité juive et rappeler les contingences et les enjeux au Proche-Orient.

Mes vifs remerciements vont au Goldstein-Goren Diaspora Research Center de l'Université de Tel Aviv qui soutient mes recherches et en particulier à Simha Goldin, son directeur et à Ora Azta, la secrétaire principale.

> *Françoise S. Ouzan*

¹²⁶ Citant Robert D. Kaplan (*The Coming Anarchy : shattering the dreams of the post Cold War*, New York, Random House, 2000), Raphaël Draï pose la question suivante : « *Où sont donc passés tous les adeptes du marxisme-léninisme-stalinisme-maoïsme ?* » (Raphaël Draï, *Sous le signe de Sion, l'antisémitisme nouveau est arrivé*, Paris, Michalon, 2001, p. 231).

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en décembre 2010

ISSN : 1762-360 X

Directeur de la publication

Marc Knobel

Comité éditorial

Jean-Pierre Allali,
Roger Benarrosh,
Georges Bensoussan,
Yves Chevalier,
Alain Chouraqui,
Elisabeth Cohen-Tannoudji (ח"ת),
Roger Cukierman,
Patrick Desbois,
Simon Epstein,
Bernard Kanovitch,
Serge Klarsfeld,
Joël Kotek,
Edith Lenczner,
Pascal Markowicz
Éric Marty,
Haïm Musicant,
Richard Prasquier,
Georges-Élia Sarfati,
Pierre-André Taguieff,
Jacques Tarnéro,
Yves Ternon,
Nicolas Weil,
Clément Weill-Raynal,
Michel Zaoui,
Joseph Zrihen.

Conception & Infographie

Pascal Silvéra

Correctrice

Pauline de Ayala

Crédit photos

© Françoise Ouzan, Thomas Simoen

Impression

RDS Publicité

*En partenariat avec le « Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism » de l'Université hébraïque de Jérusalem et avec le soutien de la **Fondation pour la Mémoire de la Shoah**.*

★ **L'OBSERVATOIRE
DES MÉDIAS
DU CRIF**

POUR TOUTE CORRESPONDANCE :

39 RUE BROCA 75005 PARIS
SITE WEB : WWW.CRIF.ORG • EMAIL : INFOCRIF@CRIF.ORG

Septembre 2010

Prix : 10 €